

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES. 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

## LES VICTIMES DE LA MAMERTINE

SCENES DE LA PRIMITIVE EGLISE

PAR LE

REV. A. J. O'REILLY, D. D.

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

Traduit par T.-P. BEDARD

1 vol. grd in-8.....Prix : 75 cts.

### CHAPITRE IV.

LES APÔTRES DANS LA MAMERTINE.

"Clauditur in tenebris hominum piscator et in le Bina quaterdenos retia missa trahunt Unda deest, Petri virga Tarpeja Rupes Percussa e petris larga, fluenta dedit Clavigerum coeli, Armigeri de carcere mittunt Hic illis c'ausas pandit ad astra fores." MARCHINA.

Nous n'avons rien, dans nos souvenirs historiques, sur quoi nous appuyer pour donner aux lecteurs une idée des horreurs d'un séjour de neuf mois dans cette terrible prison. Ceux qui n'ont jamais vu la Mamertine, terrible encore telle qu'elle est actuellement, peuvent rappeler les souvenirs de ce qu'ils ont lu sur les donjons, les cellules froides et humides, les cachots souterrains des châteaux du moyen-âge, où les victimes de la tyrannie et de l'injustice étaient renfermées, et la Mamertine, ne le cédera pas aux peintures les plus épouvantables de leur imagination. Quittez pour un moment votre demeure somptueuse, regardez dans ce cachot où les rayons de la lumière du jour n'ont jamais pénétré, et contemplez, enchaînés à une colonne, les plus grands héros du monde. Que l'obscurité et l'air fétide ne vous fassent pas reculer, passez par l'ouverture pratiquée au-dessous de la prison dans le roc vif, cela seul suffira pour vous effrayer, mais cependant passez par une autre ouverture semblable et descendez dans le cachot inférieur. Là, par le moyen de la lumière céleste qui entoure les prisonniers, contemplez le rocher sur lequel l'Eglise de Jésus-Christ a été bâtie, et, à côté de lui, le vaso d'élection, l'apôtre des gentils. Voyez le lit de pierre sur lequel ils reposent, les murs froids et humides, le pain et l'eau, et les rudes traitements de cruels gardiens. Comptez les jours de solitude des neuf mois passés dans une obscurité complète, et vous aurez une peinture assez exacte des horreurs de cet emprisonnement. C'est en contemplant ces lieux et ces scènes que nous arrivons à avoir une idée de ce que les premiers chrétiens eurent à souffrir pour la foi, et c'est en étudiant leur conduite héroïque et leur fidélité, que nous apprenons à rougir de notre timidité et de notre foi relâchée.

Et cependant les apôtres étaient heureux dans leur prison. Aucune privation,

aucune souffrance ne peuvent émouvoir l'âme en paix avec son Dieu. Plus une âme vertueuse est abandonnée et privée de tout bien-être, plus elle s'attache à Celui qui l'aime, qui veille sur elle pendant ses épreuves et qui lui donne la paix, ce trésor inestimable. C'est dans l'extase du bonheur que saint Paul commençait son épître par ces mots : " Dans les chaînes pour Jésus-Christ. "

Mais on demandera nécessairement pourquoi les apôtres furent retenus si longtemps dans la Mamertine. Avec des dispositions aussi cruelles que celles de Néron, il devait brûler du désir de satisfaire sa haine et sa vengeance contre ces deux saints, et leur long emprisonnement semble être un fait extraordinaire. Ils l'avaient privé de sa concubine favorite, ils avaient séduit parmi les personnes de son entourage ses plus habiles secrétaires, ils avaient défait en présence de tout le peuple le compagnon de ses débauches, le médium de ses incantations et de ses sortilèges. C'étaient des triomphes qu'un misérable comme Néron, qui ne connaissait pas d'autre maître que ses caprices et ses passions, ne devait pas facilement supporter. Le motif du retard de la vengeance du tyran devait donc être bien important. Les chrétiens se demandaient quels étaient les desseins de la Providence en épargnant pendant plusieurs mois ces deux lumières, ses deux colonnes de l'Eglise. Un coup d'œil jeté sur les événements qui se passaient à cette époque autour du palais impérial, va nous aider à répondre à cette question.

Néron avait envoyé les apôtres en prison et attendait son bon plaisir pour les faire mettre à mort. En même temps il découvrit une terrible conspiration dont le but était de mettre fin à sa carrière d'infamie. Caius Piso, fatigué comme le monde entier, des excès du tyran avait résolu de l'assassiner. Il avait gagné à sa cause plusieurs sénateurs, des commandants de l'armée de terre et de mer, et des nobles familles de la ville, mais le complot fut découvert par l'imprudence de l'un des conspirateurs. Ils avaient décidé de mettre leur projet à exécution, pendant les jeux donnés en l'honneur de la déesse Cérés. Il était entendu que Lateranus, propriétaire d'alors du palais de Latran, vu sa grande force physique et son courage, embrasserait les genoux de l'empereur comme s'il avait quelque grâce à lui demander, le renverserait, et que pendant qu'il serait à terre les officiers tomberaient sur lui et lui donneraient la mort. L'un d'entre eux, nommé Scevinus, avait sollicité la faveur d'être au premier rang, attendu qu'il possédait un poignard enlevé dans un temple de l'Etrurie, et qu'il portait comme une arme destinée par les dieux à quelque grand exploit. Ce fut par la bravade de cet homme que l'affaire manqua ; cependant Tacite fait la remarque que c'était réellement prodigieux qu'une conspiration de cette nature, connue de tant de personnes de tout rang, de tout sexe, eût été aussi longtemps tenue secrète. " Scevinus ayant conféré pendant quelque temps avec Antonius Natalis, s'en revint à sa demeure sur le soir du jour qui devait être fatal à Néron. Il commença par faire son testament, puis

ayant dégainé le poignard en question, il le remit à son affranchi Milicho et lui ordonna d'aller l'aiguiser sur la pierre avec le plus grand soin. Ensuite il dina copieusement qu'il le fallait, donna la liberté à quelques esclaves, à d'autres de l'argent, puis d'un air farouche et avec une perturbation d'esprit mal déguisée par la légèreté de ses paroles, il donna l'ordre au même Milicho de préparer des bandages, et autres choses pour étancher le sang. D'après ses gestes, et par quelques expressions fatales qu'il laissa tomber, Milicho se douta de ce qui se tramait ; il consulta sa femme qui non seulement confirma ses soupçons, mais encore excita si bien sa cupidité que le lendemain matin son maître était arrêté sur sa dénonciation. Peu après on arrêta aussi Natalis qui devint traître à son tour et accusa également ses amis Piso et Sénèque, contre lesquels Néron n'attendait qu'une occasion pour satisfaire sa haine. Ayant appris cette trahison, Scevinus dénonça les autres, parmi lesquels se trouvaient Lucain, Quintianus et Sénèque qui avaient longtemps été fermes, mais qui, après une promesse de pardon, voulurent se faire pardonner ; Lucain en dénonçant sa propre mère Atilia, Quintianus et Sénèque en trahissant leurs meilleurs amis.

Alors commença un terrible massacre des personnages les plus importants de l'empire. Tout homme sur lequel pouvait tomber le moindre soupçon était impitoyablement soumis à la torture et mis à mort ; le courage des anciens Romains de la république était tombé si bas, que ces hommes consentaient à mourir sans tenter le moindre effort pour la liberté. Quelques-uns cependant subirent la mort avec une grande bravoure.

On donna à Sénèque le choix du supplice. Le vieux philosophe, le plus grand homme de l'époque, souvrit les veines des jambes, qu'il plongea ensuite dans l'eau chaude ; mais trouvant que la mort ne venait pas assez vite il prit du poison, et finalement il fut étouffé. On dit qu'il était très intime avec saint Paul, et il existe encore quelques lettres qu'on prétend avoir été échangées entre eux. Leur authenticité est quelque peu douteuse.

Quand Néron demanda à Flavius Suetonius, pendant qu'il lui faisait subir la torture, comment un soldat avait pu oublier son serment, il répondit bravement : " Jamais un soldat de la garde prétorienne ne fut plus dévoué à son empereur que je ne l'ai été tant que vous avez été digne de ma loyauté, mais j'ai commencé à vous détester et à vous maudire du jour où, après avoir assassiné votre mère et votre épouse, vous devintes cocher, bouffon et incendiaire. "

En parlant de Peto, l'historien dit que ce fut la vertu même qui fut persécutée. Sa femme ayant appris sa condamnation, l'engagea à prévenir l'exécution en se suicidant, pour ne pas donner au tyran la satisfaction de le torturer. Pour lui inspirer cette fausse bravoure, elle saisit un poignard et le plongea dans son propre sein, puis l'ayant retiré tout fumant de sang elle le tendit à Peto en lui disant : " Prends cette arme, Peto, la blessure que je me suis infligée ne me fait pas souffrir, mais celle que tu te feras me donnera la

mort. " Martial consacre quelques vers à cette femme courageuse, dans une de ses épigrammes.

Gasta suo gladium cum traderet Arria Peto, Quem de vis oribus traxerat ipsa suis. Si qua fides vultus quo l'ocul, non doler, inquit, Sed quid tu facies. hoc mihi, Peto, dolo.

La cité fut donc remplie de funérailles et les temples de sacrifices. Les maisons sur lesquelles Néron avait fait sentir sa colère, pouvaient être reconnues par les branches de laurier et par les guirlandes funèbres qui ornaient leurs portiques. Pendant qu'il répandait le sang des patriciens et des nobles, le tyran n'avait donc pas le temps de penser aux pauvres chrétiens, parmi lesquels se trouvaient les saints apôtres prisonniers dans la Mamertine.

Après avoir épouvanté tous ceux qui pouvaient songer à attenter à sa vie, Néron résolut d'aller faire un voyage en Grèce, pour surveiller des travaux immenses qu'il avait entrepris auparavant. Il avait l'intention de couper l'isthme de Corynthe pour abréger la route conduisant à l'Archipel. Après avoir fait de grandes dépenses il échoua, comme Jules César avait échoué avant lui.

Pendant l'absence du tyran, il se passa d'étranges choses dans la Mamertine. Les apôtres étaient enchaînés, mais la parole de Dieu ne l'était pas. Ils convertirent leurs gardiens et quarante-sept autres personnes, prisonnières avec eux. Nous allons citer le texte même des actes des saints Martinianus et Processus, ils nous racontent une suite d'événements aussi étranges qu'intéressants.

### II

" Au temps où Simon le Magicien se donna la mort par orgueil et par honte, l'impie Néron remit les bienheureux apôtres Pierre et Paul à Paulinus, homme d'une haute position ; celui-ci les confia aux gardiens de la prison Mamertine. Alors beaucoup de chrétiens malades venaient les voir et ils étaient guéris, d'autres possédés du démon étaient délivrés par les prières des apôtres. Parmi les personnes préposées à leur garde il y avait deux officiers nommés Processus et Martinianus. Quand ils virent les prodiges accomplis par les apôtres de Jésus-Christ, ils furent remplis d'admiration et leur disaient : " Hommes vénérables, vous ne pouvez douter que Néron vous a maintenant oubliés, puisque voilà déjà neuf mois que vous êtes en prison, c'est pourquoi vous pouvez aller où vous voudrez, mais auparavant au nom de Celui par qui vous faites de tels miracles, baptisez-nous. " Les apôtres Pierre et Paul leur dirent : " Si vous croyiez de tout votre cœur et de toute votre âme en la sainte Trinité, vous aussi, vous seriez capables de faire ces choses que vous nous avez vues faire. " Quand ceux qui étaient dans la prison eurent entendu cela ils dirent : " Donnez-nous de l'eau car nous allons périr de soif. " Alors le bienheureux apôtre Pierre leur dit : " Croyez en Dieu le Père tout-puissant, en Notre Seigneur Jésus-Christ, son Fils unique, et au Saint-Esprit, et je vais vous administrer le baptême. "

Alors ils se jetèrent tous aux pieds des apôtres et les prièrent de les baptiser. Les bienheureux apôtres prièrent Dieu ; quand leur prière fut finie, Pierre fit le signe de la croix sur la roche Tarpéienne de la prison, et au même moment l'eau commença à couler de la pierre ; Processus et Martinianus furent baptisés par l'apôtre Pierre. Quand les autres prisonniers eurent vu ce miracle, ils se jetèrent aussi aux pieds de Pierre qui les baptisa, ils étaient au nombre de quarante-sept de tout âge et des deux sexes. Il offrit pour eux le sacrifice de louange et les fit participer au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors saint Processus et saint Martinianus dirent aux apôtres de Jésus-Christ : "Allez où vous voudrez puisque Néron vous a oubliés."

Les apôtres sortirent alors de la prison et gagnèrent la porte Appienne par la voie du même nom. Arrivés près d'une baie, sur la voie Nuova, un bandage tomba du pied de Pierre, car les chaînes en fer lui avaient fait une blessure, et quand il fut rendu près de la porte Appienne, il vit Notre-Seigneur, le reconnut et lui dit : "Seigneur où allez-vous ?" Et le Seigneur lui répondit : "Je vais à Rome pour être crucifié de nouveau." Et Pierre retourna à Rome en plein jour et les soldats se saisirent de lui.

Le préfet Paulinus ayant appris que Processus et Martinianus étaient devenus chrétiens, envoya des soldats les arrêter et les fit jeter en prison. Le lendemain il les fit comparaître devant lui, et leur dit : "Êtes-vous devenus insensés au point d'abandonner les dieux et les déesses que nos invincibles souverains honorent, que l'antiquité a toujours adorés, et de vous exposer par là à perdre vos grades dans l'armée ?" Martinianus répondit d'une voix ferme : "Nous avons déjà participé aux sacrements de l'armée céleste." Paulinus reprit : "Rejetez cette folie et adorez les dieux immortels que vous avez vénérés et adorés dès votre berceau, et gardez la religion dans laquelle vous avez été élevés ?"

Mais les bienheureux martyrs répondirent d'une seule voix : "Nous sommes maintenant chrétiens."

Paulinus répliqua : "Écoutez-moi, mes chers compagnons d'armes, et faites ce que je vous dis. Restez mes amis et jouissez de vos positions militaires, vivez sereinement aux dieux tout-puissants et vous serez illustres avec nos princes." Tous deux répondirent : "Il suffit que nous vous ayons déclaré que nous sommes maintenant de vrais chrétiens, serviteurs de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ que les bienheureux apôtre Pierre et Paul prêchent."

Paulinus répliqua : "Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète de nouveau, prenez mon avis et vivez."

Mais ils gardèrent le silence. Paulinus les pressa, les sollicita de nouveau, mais ce fut en vain ; alors il ordonna qu'on leur broyât la bouche avec des cailloux. Quand ils eurent souffert ce supplice, ils criaient encore : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux !"

Paulinus dit aux soldats : "Apportez le trépid, et qu'ils sacrifient aux divinités." Mais les bienheureux martyrs répliquaient : "Nous avons déjà offert un sacrifice au seul Dieu tout-puissant."

Quand le trépid eut été apporté, Paulinus dit : "Faites ce que je vous dis." On apporta aussi la statue d'or de Jupiter, mais les saints martyrs, en voyant ces deux objets, se mirent à rire, et ils crachèrent sur le trépid et sur la statue, en présence de Paulinus.

Alors Paulinus ordonna de les étendre sur le gril et de les battre avec des bâtons. Mais ils paraissaient tout joyeux et disaient : "Nous vous remercions, Seigneur Jésus." Paulinus enflammé de rage, leur fit appliquer du feu sur les côtes, mais les martyrs disaient : "Béni soit le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Dieu des apôtres Pierre et Paul."

Il y avait alors une noble dame nommée Lucine qui les assistait et qui les encourageait en leur disant : "Soyez fermes, braves soldats du Christ, et ne craignez pas les douleurs qui ne sont que de courte durée." Paulinus dit alors : "Quelle folie est la leur." Mais ils restaient fermes et riaient des tourments. Pendant qu'ils étaient encore sur le gril, Paulinus les fit battre avec des verges qui avaient des pointes en fer, et un héraut criait en même temps : "Ne méprisez pas les ordres du prince." En ce moment, Paulinus perdit son œil gauche ; la douleur ne le forçant

pas à se repentir, il disait : "O paroles puissantes d'un art magique !" Il les fit enlever du gril, et quoique déchirés jusqu'aux os, il les fit jeter de nouveau dans la Mamertine. La vénérable dame Lucine était toujours auprès d'eux.

Trois jours après, Paulinus devint possédé du démon et il mourut subitement. Son fils Pomponius parcourait le palais en criant : "Venez, princes de l'empire, et faites exterminer ces professeurs d'un art magique."

Caesarius, le nouveau préfet de la ville, alla raconter tous ces faits à Néron qui ordonna qu'ils fussent mis à mort immédiatement, et Pomponius, fils de Paulinus, pressa le préfet de ne point retarder. Caesarius mit alors la sentence à exécution. Il les fit sortir de prison et les fit conduire en dehors des murs de la ville, sur la voie Aurelia, où ils eurent la tête tranchée.

Quand la bienheureuse Lucine les vit sortir de prison, elle les suivit avec quelques membres de sa famille, jusqu'à l'aqueduc où ils furent décapités ; leurs corps avaient été laissés sur la place pour être mangés par les chiens, mais la sainte femme les fit enlever, répandit sur eux les parfums les plus précieux, et les enterra dans une fosse pratiquée dans le sable, dans son propre jardin, situé sur la voie Aurelia, le six des nones de juillet ; c'est là que répandent encore des bénédictions les deux martyrs qui règnent en Dieu notre Sauveur Jésus-Christ.

On éleva sur le lieu de leur exécution une église en l'honneur des martyrs Processus et Martinianus. Grégoire-le-Grand y donna sa trente-deuxième homélie dans laquelle il raconte quelques miracles qui eurent lieu sur ces tombeaux.

Au temps des Goths, raconte le saint pape, une pieuse dame avait coutume de venir prier sur le tombeau des saints martyrs. Un jour elle était venue prier suivant son habitude, et comme elle s'en allait, elle vit deux hommes portant le costume de pèlerins, une espèce de vêtement de religieux, ils se tenaient près de là. De prime abord, elle crut que c'était des pèlerins, et elle allait leur donner l'aumône, mais ils s'approchèrent d'elle et dirent : "Vous nous visitez maintenant, au jour du jugement nous viendrons vous chercher. Nous ferons pour vous tout ce que nous pourrons." Après ces paroles, ils disparurent tout à coup. Elle fut effrayée, retourna prier, et devint plus zélée que jamais dans sa dévotion, encouragée qu'elle était par la promesse de ces saints martyrs.

Leurs reliques furent par la suite transportées à Saint-Pierre, par Pascal Ier, et sont maintenant sous l'autel à droite du transept, sous le dôme. C'est là que le grand concile du Vatican se tint en 1869, et sur leur autel fut élevé le trône du 247ème successeur de celui qui les avait baptisés dans la Mamertine. L'église élevée en leur honneur sur la voie Aurelia n'existe plus. Comme elle était abandonnée et qu'elle était devenue dangereuse, elle fut détruite du temps d'Urbain VIII ; un nommé Colangelo se servit des matériaux pour bâtir sa villa.

On montre encore sur la voie Appienne, la place où Notre-Seigneur apparut à saint Pierre ; nous avons recueilli quelques souvenirs intéressants qui se rattachent à cette place. Nous en ferons le sujet d'un chapitre, mais nous prions le lecteur de nous donner quelques minutes d'attention, attendu que nous allons faire une digression à propos de la source extraordinaire et miraculeuse qui a surgi tout à coup, à la prière de saint Pierre, et que l'on voit encore dans la Mamertine.

VIE

OU

R. P. HERMAN

EN RELIGION

AUGUSTIN-MARIE du T.-S. SACREMENT

Carmo déchaussé

PAR

M. l'abbé CHARLES SYLVAIN

1 vol. in-12.....Prix : 75 cts

## A TRAVERS LES MOTS

PAR

CHARLES ROZAN

TROISIÈME ÉDITION

1 vol in-12.....Prix : 88 cts

### INTRODUCTION

Nous avons, dans le commerce habituel de la vie, des rapports avec une quantité de choses qui semblent nous être d'autant plus inconnues qu'elles nous sont plus familières. Sans doute, nous les connaissons puisque nous nous en servons ; mais nous ne les connaissons qu'à ce titre là. Nous savons quelles fonctions elles remplissent ; mais nous serions fort empêchés, le plus souvent, de dire quel rôle elles ont joué, quels services elles ont pu rendre à l'origine et dans le cours de leur existence, parfois très accidentée. On connaît la signification exacte des noms de la science, et l'on ignore celle des impressions les plus usuelles. On rêve à des *chimères*, on mange des *chevettes* ; on monte en *cabriolet*, une femme a des *caprices*, un cheval se *cabre*, on cueille du *chèvre-feuille*, le pouls est *caprisant*, un vétéran a des *chevrons*, on est né sous le signe du *capricorne*, et l'on oublie que ces mots, qui répondent à des idées si différentes, sont tous les enfants d'une seule mère, la *chèvre* (*capra*).

Il en est ainsi de nos relations dans le monde : nous connaissons l'histoire des familles que nous ne voyons qu'à distance, que nous ne fréquentons qu'à de rares intervalles, et nous ne savons pas d'où sortent nos domestiques, avec lesquels nous vivons dans une communauté quotidienne.

La plupart des expressions disent quelque chose par elles-mêmes, soit qu'elles aient une étymologie qui leur est propre, soit qu'elles aient des ancêtres autour desquels elles viennent se grouper. Cicéron le disait avec raison, "l'étymologie touche de bien près à la force et à la substance des choses." Le mot, quand on a découvert ou seulement pressenti sa formation, ne s'offre plus à nous comme un vain son destiné par pure convention à éveiller une idée : il est composé d'éléments qui disent d'où il vient, et qui, d'avance, expriment ce qu'il veut. Le cor au pied et le cor de chasse ont pour même origine le latin *cornu*. corne, l'un parce qu'il a la dureté de la corne, l'autre parce qu'il en a la forme.—On a trop parlé du banquet royal, du banquet patriotique et du banquet des élus pour ne pas attacher au mot banquet une idée relevée. Un repas peut être petit ou simple ; quand on l'appelle banquet, il prend un caractère de grandeur et d'apparat. Et pourtant à la question : D'où vient le mot banquet ? On répond simplement : c'est un diminutif de banc. Le banc par lui-même n'est pas grand, et le banquet en est le diminutif, tout comme la banquette. Et puis, avec le banc tout seul, que devient le festin ?—Il y aurait là quelque chose d'inquiétant si l'on ne se rappelait, pour éclaircir le sens, que du tudesque *bank* est sorti *banket*, qui signifiait débauche faite sur les bancs à la suite d'un repas, lorsque les tables étaient enlevées. On avait sans doute perdu de vue cette origine au XVIIe siècle, car les puristes d'alors, comme le remarque M. Littré, ne faisaient usage du mot banquet que pour les choses sacrées.

Souvent les mots ont une histoire ; il est bon de la connaître pour pouvoir leur assigner leur vraie place ou justifier celle qu'ils sont venus occuper.

Pourquoi ne voit-on pas, au premier aspect, le rapport qui existe entre *grotesque* et *grotte*, dont l'un pourtant dérive de l'autre ? Parce qu'on ne se considère grotesque que dans sa signification la plus usuelle, au lieu de se reporter à l'acceptation primitive. Les Italiens employaient le mot *grottesca* pour désigner les peintures trouvées à Rome dans des cryptes ou grottes souterraines ; le nom

s'appliqua ensuite aux arabesques faites à l'imitation de ces peintures anciennes ; puis, par extension, aux ornements de pur caprice, aux desseins irréguliers, fantasques ; puis enfin aux figures qui outrent, qui exagèrent la nature. C'est de ce point extrême que partent les sens figurés qui font de grotesque le synonyme de burlesque, de bizarre, d'extravagant, de ridicule ou de bouffon.—Autrefois on écrivait *crotesque*, de même qu'on disait *crotte* au lieu de *grotte*. On était plus près ainsi du latin *crypta*, venu du grec *kruptein*, cacher. La parenté des mots *grotte* et *grotesque* une fois établie, il reste à regretter que grotesque n'ait pas conservé les deux *t* du mot italien. S'il est naturel que le *pt* de *crypta* soit devenu *tt* dans *grotte*, il serait naturel aussi et logique surtout que les deux *t* du radical se retrouvassent dans le composé.

Quelques autres exemples, de genres différents, achèveront de montrer combien il importe, pour comprendre le point d'arrivée de certains mots, de tenir compte de la carrière qu'ils ont fournie, du chemin qu'ils ont parcouru.

Le latin *manere*, demeurer, a donné naissance à deux mots qui, depuis longtemps, se repoussent : *manoir* et *manant*. L'un éveille l'idée du seigneur, l'autre, celle du vilain ; et pourtant, à l'origine, le manant était l'habitant du manoir. Au XVe siècle, Perceforest écrivait : "En peu de temps, il y eut une moult belle citée et noble ; car il n'y eut gentilhomme en Bretagne qui ne se feist manant et citoyen d'icelle." Mais comme manoirs et manants étaient d'ordinaire à la campagne, le mot manant s'est dit plus spécialement du paysan, et c'est de là que, prenant un sens péjoratif, il est arrivé à ne plus désigner qu'un homme grossier, un rustre.

Il y avait dans notre ancien français un mot qui n'était pas *bourse*, lequel vient du latin *byrsa* ; c'était *boulge*, qui avait pour origine le cellique *bulga*, bourse de cuir. Ce mot avait un diminutif : *boulette* ou *bougette*, petit sac, petite poche. Cette bougette, les Anglais nous l'ont prise en la prononçant, en l'écrivant à leur manière, et ils en ont fait *budget*, nom qu'ils donnèrent spécialement à la bourse du roi, au trésor royal. Au commencement de notre siècle, le bon vieux mot nous est revenu ainsi défiguré, et nous l'avons adopté sous sa forme étrangère pour désigner l'ensemble des recettes et des dépenses de l'Etat. Ce budget, qui a fait en France tant de bruit et tant de chemin, n'est dans notre vocabulaire, avec cette large acception, que depuis le commencement de notre siècle.

Le verbe *habler*, dont nous avons fait *hâbleur*, et qui signifie parler avec vanterie, avec exagération,—mentir, en un mot, est tout simplement le verbe *hablar* qui, chez les Espagnols, signifie parler. Notre mauvaise opinion sur les méridionaux, et, à *fortiori*, sur les Espagnols, nous avait naïvement amenés à dire que, dans ces régions, parler c'était mentir. Nos voisins nous ont rendu cette impolitesse en adoptant, pour le prendre aussi en mauvaise part, l'ancien verbe français *parlar*.

Quant aux mots qui ont une nombreuse famille, on les compte par milliers. Il suffira d'en prendre un à peu près au hasard : *ban*, par exemple, pour appeler sur eux l'intérêt qu'ils méritent.

*Ban* est un mot tudesque qui a longtemps signifié chez les Allemands, comme chez nous, publication, proclamation, cri public. Le *banvin* était la proclamation qui indiquait le jour où les particuliers pouvaient vendre leur vin nouveau. Tout ce qui était annoncé ainsi au peuple, aux vassaux, était l'objet d'un ban, et l'on retrouve, dans les auteurs du XVIe siècle, le verbe *bannir* avec le sens de publier. On avait fait aussi le verbe *abannir*, pour dire défendre par ban.

Aujourd'hui, *battre un ban*, c'est battre la caisse pour annoncer qu'il va être fait une publication ; mais en conservant ce sens primitif, le mot ban s'est étendu aux choses publiées elles-mêmes et s'est ainsi appliqué à tout ce qu'on proclame publiquement : le mariage, l'exil, la déchéance, l'internement. La *publication des bans* est un pléonasme consacré par l'usage pour dire : les bans du mariage.—*Convoyer le ban et l'arrière-ban* se disait de la convocation des grands vas-

saux d'un fief par les seigneurs de ce fief, pour un service militaire. Dans le langage moderne, ban se dit de la partie jeune et valide de la population, en arrière-ban, de la réserve, de ceux qui ne doivent prendre les armes qu'à la dernière extrémité. De là le sens figuré : faire appel à tous ceux dont on peut attendre quelque secours. — *Bannir*, condamner à sortir du pays, parce que le *bannissement* était proclamé autrefois à son de trompe. Le malfaiteur ou le mauvais sujet que nous appelons un *bandit* était originairement un *banni*, celui qui avait été exilé en vertu d'un ban. C'est en passant par l'italien *bandito* que banni est devenu bandit. — *Être mis au ban*, être déchu de ses droits; cette locution est restée en usage pour indiquer l'exclusion : "Bonaparte avait voulu, à tort ou à raison, mettre l'Angleterre au ban de l'Europe." — *Rompre son ban*, venir dans un lieu où l'on n'a pas la permission de résider. Quand un condamné en surveillance quitte la résidence qui lui a été assignée, il est en *rupture de ban*. On dit, par contre, qu'il *garde son ban*, s'il ne revient pas aux lieux d'où il a été exilé.

Le mot ban, en se substituant ainsi à toutes les choses dont il n'était proprement que la proclamation publique, a fini par se dire de tout ce qui était public, livré à tous. Étaient données à ban les choses dont les gens d'une seigneurie avaient le droit de se servir en payant une redevance au seigneur du fief. De là est né le mot *banal*, qui se dit de ce qui est à la disposition de tout le monde : un four, un moulin banal, et, au figuré, de ce qui est commun, vulgaire, de ce qui manque de distinction : des idées banales, un cœur banal, ne dire que des banalités.

A cet usage se rattache aussi le mot *bandon*, qui, formé de ban et du verbe donner, signifiait permission, autorisation. Mettre à *bandon*, c'était donner par ban, autoriser, mettre à la disposition du public ce qu'on ne se réservait pas exclusivement ; c'était donc laisser aller, délaissé, et ainsi s'est trouvé formé notre mot *abandon* ; les choses qui avaient été données à ban ont été dites *abandonnées*.

Enfin le territoire nommé *banlieue*, qui se trouve dans le voisinage et sous la dépendance d'une ville, était, originairement l'espace du chemin (la *lieue*) dans lequel le seigneur ou le magistrat avait le droit de faire ses proclamations. On appelle *lieue de ban* la distance à laquelle s'étendait le ban seigneurial.

D'autres fois, le mot générateur a disparu en laissant dans la langue de nombreux descendants. Il en est ainsi du verbe *bouter* si fréquent dans Molière et qui signifie *mettre*. Nous ne disons plus, comme nos pères, *bouter son cœur* pour *mettre son affection* ; mais nous disons toujours *boute-en-train*, homme qui met les autres en train, en gaieté ; *boute-feu*, bâton pour mettre le feu au canon, et, figurément, celui qui excite des discordes, suscite des querelles ; *boute-selle* et *boute-charge*, sonneries de trompette pour avertir les cavaliers de seller les chevaux et de mettre la charge sur les bêtes de somme ; *boute-tout-cuire*, dissipateur (littéralement, celui qui met tout à cuire), et jouer au *boute-hors* signifie toujours figurément que deux hommes cherchent réciproquement à se mettre l'un à la place de l'autre.

Du verbe *bouter* sont aussi formés *boulon*, dans ses diverses acceptations ; *boutade* (autrefois *boutée*), coup porté, saillie d'esprit ou d'humeur ; *boutoir*, outil de corroyeur et groin du sanglier ; du groin est venue l'expression *coup de boutoir*, attaque soudaine, parole dure ; *bouture*, branche qui, coupée d'un arbre, est mise, boutée en terre, pour y prendre racine, et *arc-boutant* construction servant à soutenir un mur, une voûte. Les mots *bout*, *but*, *butte*, ainsi que *rebouter*, repousser, *rebouter*, remettre, et *rebouteur*, renoueur, sont vraisemblablement aussi de la famille de *bouter*.

Souvent il arrive que la question est délicate : les opinions différentes laissent place à toutes les hypothèses, et chacun alors a la liberté de faire un choix. *Travaillez-vous d'arrache-pied*, que vous sachiez, parce qu'on reste sans bouger de sa place comme si le pied y avait pris racine et qu'on ne peut cesser son travail qu'en s'arrachant en quelque sorte le pied du sol, ou bien parce qu'on

fait des efforts non interrompus, sans lâcher prise, à l'exemple d'un homme qui arracherait un pied d'arbre ? — Et quand on a fait sauter quelqu'un sur une couverture, quel motif a-t-on de dire qu'il a été *berné* ? — Est-ce parce que l'espagnol *bernia* signifie étoffe de laine grossière ? Est-ce parce que l'arabe *burnous* est le nom d'un manteau ? Est-ce parce que le mot *berne* se disait de la capote militaire et que les soldats se servaient de ce vêtement pour se berner entre eux ?

Les problèmes alors ne sont pas résolus ; mais le doute et les suppositions ajoutent à l'intérêt en piquant la curiosité.

Il y a enfin les apparences dont il est bon de se défier, car en matière étymologique elles sont aussi fréquentes que perfides. Le mot *moutarde* ne veut pas dire qui brûle beaucoup (*multum ardens*) comme on pourrait le croire un instant si l'on oubliait que la primitive orthographe est *moustarde* ; il veut dire que ce condiment brûlant est fait avec du moût (*mustum*, du vin non fermenté). — Le *quinquina* est formé du mot péruvien *quina*, *quina*, écorce, écorce, c'est-à-dire écorce par excellence. Mais comme il a été apporté en Europe vers le milieu du XVIIe siècle par la comtesse *Cinchon*, femme du vice-roi du Pérou, et que Linné a donné le nom de *cinchona* à la famille des plantes qui renferment ce végétal, nous pourrions fort bien nous laisser entraîner, moitié par galanterie, moitié par reconnaissance, à admettre que lorsqu'on a cessé d'appeler le quinquina *poudre de la comtesse*, on lui ait donné un nom rappelant un peu celui de la noble bienfaitrice.

Au surplus, ne s'en prendre qu'aux mots ne serait pas assez : il faut aussi s'attaquer aux objets, aux choses mêmes, à leur nature, à leur histoire, pour reconnaître comment l'étymologie explique le sens, et comment, par contre, le sens, en prenant de l'extension, s'est éloigné de l'étymologie.

A la question : Qu'est-ce qu'une basilique ? on peut, selon les temps, répondre très différemment.

Basilique, en latin *basilica*, vient du grec *basilikos*, royal. La basilique, originairement, était la maison des rois. Ce nom se donnait surtout, chez les Grecs et chez les Romains, à cette partie du palais qui était destinée à recevoir de nombreuses assemblées pour les affaires de l'Etat et pour les jugements. La basilique affectait la forme d'une salle rectangulaire, divisée dans sa longueur, par des rangs de colonnes, en trois galeries dont celle du milieu était la plus large. A l'extrémité de ses galeries se trouvait un espace vide, et au-delà, en face de la galerie principale, un enfoncement semi-circulaire où siégeait soit le juge, soit le président de l'assemblée.

Lorsque, sous le règne de Constantin, les chrétiens purent sortir des catacombes et pratiquer leur culte ostensiblement, ils se réunirent d'abord dans les basiliques qui, par leur forme et leurs dispositions, se prêtaient parfaitement à cette nouvelle destination, et qui n'avaient pas, comme les temples païens, été souillées par le culte des faux dieux.

C'est ainsi que le nom de basilique qui, à Rome, s'était donné jusque-là aux palais des empereurs, des proconsuls, comme aussi aux édifices destinés à l'administration de la justice et aux affaires commerciales, s'est trouvé appliqué aux églises des premiers chrétiens, et qu'il s'emploie de nos jours, dans le style élevé, pour désigner les principaux édifices du culte catholique. Bien que Saint-Pierre de Rome ne rappelle point les dispositions des églises qui adoptèrent primitivement la forme des basiliques, on la nomme généralement la basilique de Saint-Pierre. Cette église, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean de Latran sont dites, à Rome, les trois grandes basiliques chrétiennes de premier ordre. Saint-Laurent, Sainte-Agnès, Saint Paul (hors des murs) et plusieurs autres églises de la cité antique conservent aussi le titre de basilique.

Le nom de basilique, employé longtemps pour désigner le lieu où se tenaient les tribunaux, a fait nommer *basoche*, jusqu'à la Révolution, la communauté des clercs du parlement de Paris. Une cour de justice ainsi appelée avait été établie par Philippe le Bel, vers

l'an 1303, pour juger les différents qui s'élevaient entre les clercs des procureurs et les particuliers. Plus tard, on désigna sous ce nom toute la confrérie des clercs et des avoués.

C'est l'idée de royauté, de puissance attachée au mot *basilikos* qui a fait appeler *basilic* l'espèce de lézard ou de serpent fabuleux auquel les anciens attribuaient la faculté de tuer par son seul regard. Ils le représentaient avec une tête surmontée de l'attribut de la royauté, comme pour indiquer sa prééminence sur les autres animaux venimeux. Notre expression : *des yeux de basilic*, c'est-à-dire qui respirent le courroux et la haine, est fondé sur l'antique préjugé.

La fable du basilic a été prise au sérieux par quelques-uns des anciens naturalistes. Pliny y a cru, et Aristote, avant lui, affirmait qu'il suffisait de réfléchir les regards au moyen d'un miroir pour lui donner à lui-même le trépas. Ses émanations, ajoutait-on, étaient si délétères qu'elles faisaient périr les plantes qui croissaient et les animaux qui passaient près de son repaire. Il s'est même trouvé un historien consciencieux pour rapporter qu'Alexandre le Grand ayant mis le siège devant une ville d'Asie, un basilic, bon patriote, qui avait pris fait et cause pour les assiégés, lui avait tué jusqu'à deux cents soldats par jour.

Les reptiles de l'Amérique qui ont reçu le nom de *basilic* sont inoffensifs et n'ont été ainsi désignés par Linné que parce qu'ils rappellent la description du fameux lézard des Grecs.

*Basilikos* se disant, par extension, pour excellent, la plante odoriférante qui s'appelle *basilic* doit sans doute ce nom à la force, à l'excellence de son arôme.

Je l'ai dit, les hommes sont plus ou moins versés dans les sciences et les lettres ; mais ce qu'ils ignorent presque tous, ce sont les choses les plus simples. Un diplomate, homme d'esprit et profond politique, me disait un jour : " Il me suffit de regarder autour de moi et d'écouter un grand nombre des mots que je prononce, pour constater à quel point je suis ignorant. Mon calendrier, que je consulte tous les jours, est plein de mystères pour moi ; je parle de la robe de ma femme qui est en popeline ou de mon paletot qui est en alpaca, sans savoir ce que je dis ; je confonds les pierres fines avec les pierres précieuses, je distingue à peine une rose d'un brillant, je ne vois pas pourquoi mon sofa n'est pas un canapé, et je n'ai aucune idée de l'origine de ma pendule. Un enfant me jetterait dans la confusion s'il voulait savoir de moi pour quel motif les marchandises de mauvaise qualité sont de la camelote, et comment les énigmes ne sont pas des logoglyphes. Pas plus tard qu'hier, je me suis mis en frais d'érudition, sans parvenir à me faire comprendre, pour expliquer à mon domestique une différence que je ne savais pas même avoir faite : " Monsieur me permettra-t-il de lui demander, — telle fut sa modeste question, — pourquoi il me dit " toujours d'ouvrir la fenêtre et de fermer la croisée ? "

Ces menues choses de la vie, qu'il s'agisse d'elles-mêmes ou des noms qui les désignent, ne sont pas sans intérêt : je l'ai pensé du moins, et c'est pour avoir l'occasion de passer en revue quelques-unes d'entre elles que j'ai entrepris ce voyage à travers les mots.

— L E —

**PÈRE LOUIS MARQUET**

De la compagnie de Jésus

**Choix de ses divers écrits et de sa correspondance**

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

Le P. V. ALLET, S. J.

1 vol. in-12..... Prix : 63 cts

VIENT DE PARAÎTRE

**GRAMMAIRE HEBRAÏQUE**

ÉLÉMENTAIRE

PAR LE P. SENEPIN, S. J.

PROFESSEUR D'ÉCRITURE SAINTE ET D'HÉBREU.

In-8o. (VIII et 101 p.) Prix : 50 cts.

PREFACE DE L'AUTEUR

L'auteur de cette grammaire ne s'était proposé d'abord que de traduire en français la grammaire hébraïque de Vosen. Il a été amené à la retoucher en partie, dans le dessein de la rendre plus complète, surtout plus claire, et de faciliter ainsi aux commençants l'étude de la langue sacrée. Les perfectionnements apportés à la grammaire de Vosen dans les quatre éditions qu'en a données le Dr Kaulen ont été aussi mis à profit.

La nouvelle grammaire est avant tout un livre pratique, tel que l'a fait un long enseignement de l'hébreu aux commençants. De là la marche adoptée par l'auteur. Elle a pour but de mettre au plus tôt l'élève en mesure de constater et d'appliquer dans des exercices gradués les connaissances acquises dans les parties de la grammaire déjà vues par lui.

Au reste, quelques pages d'exercices ont paru suffire ; et la syntaxe terminée, il y aura plus de profit et d'agrément pour l'élève à aborder l'écriture elle-même. Les appendices placés à la fin de la grammaire ont pour objet d'initier à l'usage des dictionnaires et des bibles hébraïques.

RECUEIL DES ÉCRITS

DE

**MARIE - EUSTELLE**

NÉE A SAINT-PALAIS DE SAINTES LE 19 JUIN 1814.

MORTE LE 29 JUIN 1852

2 vols in-12..... prix 1.25

CLÉMENT VILLECOURT

Par la Miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique

EVÊQUE DE LA ROCHELLE

A tous les fidèles qui font cet ouvrage, salut et bénédiction en Notre-Seigneur de Jésus-Christ.

Peu d'années après que la divine Providence nous eût appelé à gouverner le diocèse de la Rochelle, c'est-à-dire vers le milieu de juillet 1839, nous vîmes arriver auprès de nous une personne de vingt-quatre ans, qui, jusque-là, nous avait été inconnue. Elle nous était adressée par l'estimable curé de Saint-Palais de Saintes qui l'employait à l'entretien des linges et ornements de son église. Il nous pria de vouloir bien donner une audience favorable à sa paroissienne, qu'il assurait être un modèle de vertu et de piété. Marie-Eustelle Harpain — c'était le nom de la jeune personne — parut devant nous avec toutes les marques du respect le plus profond, joint à une confiance toute filiale. Sa mise était celle d'une ouvrière modeste et sans prétention, qui ne laisse remarquer dans son extérieur, ni affectation ni négligence. Après avoir demandé et reçu notre bénédiction, elle répondit, avec simplicité et candeur, aux questions que nous lui adressâmes. Son langage était pur, clair, précis ; il ne manquait pas même d'une certaine dignité qui aurait pu faire croire qu'elle avait reçu une éducation soignée, quoique dans sa première jeunesse, elle n'eût été initiée qu'aux plus simples éléments de la lecture et de l'écriture. Toutes les paroles qui sortaient de sa bouche décelaient une âme instruite à l'école de Jésus-Christ, constamment fidèle aux impressions de la grâce, et très avancée dans les voies de la plus haute perfection.

Quand elle nous eût quitté, nous demeurâmes comme embaumés d'un parfum indéfinissable de sainteté, et nous admirâmes les vues de la Providence,

qui choisit ce qu'il y a de plus faible pour y déposer sa force divine, et qui va prendre ce qu'il y a de plus humble, dans les conditions humaines, pour servir d'instrument à sa gloire.

Nous avons revu plusieurs fois, depuis, la pieuse vierge, et nos rapports avec elle ont toujours confirmé et fortifié les premiers sentiments qu'elle nous avait inspirés d'abord.

Elle nous parut d'une complexion faible et délicate, ainsi que nous l'annonçait son Pasteur: nous crûmes donc devoir employer l'autorité dont le Ciel nous a revêtu pour mettre des bornes aux saintes rigueurs qu'elle voulait faire subir à son corps. Jeûnes, veilles, instruments de pénitence, macérations de tous les genres: elle eût été disposée à mettre tout en œuvre pour assujettir la chair à l'esprit.

Il y avait déjà quelque temps qu'elle avait obtenu, après plusieurs années d'épreuve, de sollicitations et de prières, la permission de se consacrer au Seigneur par le vœu perpétuel de *chasteté*. Elle c'était liée également par celui de *paupéreté*; tous les jours elle renouvelait celui d'*humilité*, parce que nous n'avions pas jugé à propos de l'autoriser à le faire pour la vie.

Ennemie du monde, elle aurait voulu qu'il fût en son pouvoir de le quitter, pour ne s'occuper que de son Dieu, dans un désert ou un monastère. Mais le Ciel avait d'autres desseins sur elle: il voulait montrer qu'il n'est point de condition où l'on ne puisse atteindre à la perfection la plus sublime. L'emploi dont elle était chargée lui donnait, d'ailleurs, toute espèce de facilité pour satisfaire son admirable ferveur au pied des saints autels. La lecture de ses *Lettres* fera connaître jusqu'où allait son attrait pour l'adorable Eucharistie.

D'un autre côté, elle était animée d'un immense désir du salut des âmes. Que n'eût-elle pas entrepris pour en sauver une seule! Si le Seigneur avait voulu pour cela se servir d'elle, c'est avec joie qu'elle se serait transportée jusqu'aux extrémités du monde et qu'elle aurait versé jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Tôt ou tard, le Seigneur accorde des grâces signalées aux âmes généreuses qui ne tiennent à la terre que par le corps, et dont la conversation, comme dit l'Apôtre, est dans les cieux.

Dès que Dieu nous eut fait connaître les trésors de grâces dont il avait enrichi sa pieuse servante, nous eûmes la pensée de l'engager à nous exposer, selon la portée de son intelligence, tout ce qui regardait son intérieur: ses premiers pas dans la vie spirituelle, les divers combats qu'elle devait avoir soutenus, les victoires que Dieu lui avait fait remporter, les faveurs qui lui avaient été faites. Nous hésitâmes, pendant près de trois ans, néanmoins, et nous ne fûmes pas difficile de manifester ici le motif de nos craintes: c'est que rien ne nous paraît plus dangereux que d'insinuer à une âme, surtout à un certain âge, qu'elle peut être dans une voie extraordinaire. Quelle qu'ait été jusque-là son humilité, on l'expose à une grande tentation, par cette estime qu'on semble lui témoigner; et, sans remonter à des temps déjà anciens, nous pourrions citer plusieurs exemples des résultats funestes qu'a produits cette marque de confiance, quand ce n'est pas le Saint-Esprit lui-même qui l'a inspirée. Nous tremblions aussi qu'en apprenant notre détermination, des Directeurs pieux, à la vérité, mais manquant encore d'expérience, ne se crussent autorisés à marcher sur nos traces, en des circonstances qu'une certaine préoccupation pouvait leur représenter comme ne différant point de celle que nous avions crue sortir de l'ordre commun.

Nous dirons pourtant, à la gloire de notre Clergé, que les preuves journalières que nous recevons de sa déférence; que l'empressement qu'il témoigne à recevoir nos avis, dans tous les cas sérieux et importants; la persuasion où nous sommes qu'en pareille conjoncture il n'y aurait pas un seul de nos ecclésiastiques qui ne se fit une obligation sacrée de recourir à nous, avant de prendre aucun parti de cette nature, nous ont enfin pleinement rassuré.

Ainsi, le 23 février 1842, nous trouvant à Saintes, où nous étions allés prêcher la station de Carême, nous eûmes avec

Eustelle un entretien où nous lui fîmes connaître nos intentions. Un ecclésiastique instruit et pieux lui avait déjà insinué quelque chose de semblable, disposé à ne point nous laisser ignorer ce qu'il avait fait. La vierge de Saint-Palais nous répondit donc qu'elle se conformerait à nos vœux avec d'autant plus d'empressement, qu'elle avait toujours appréhendé les illusions de l'esprit de mensonge; qu'elle serait tranquille quand nous nous serions prononcé sur ces voies; que, d'ailleurs, elle avait bien autant et plus à s'humilier des tentations horribles par lesquelles elle avait été éprouvée, qu'à bénir le ciel des grâces dont il l'avait comblée depuis; qu'elle sentait tout ce qu'il y aurait d'indignité, dans une chétive créature, à prétendre s'attribuer quelque chose des dons de l'Esprit-Saint; qu'elle avait été jusqu'ici très réservée, pour dévoiler son intérieur, en ce qui concernait les choses sur-naturelles; que néanmoins, elle avait cru devoir en parler à un ecclésiastique grave, avec lequel elle s'était mise en rapport depuis quelque temps. Nous approuvâmes sa réserve et son ouverture: sa réserve, parce que l'Esprit-Saint défend de révéler indifféremment son cœur au premier venu; son ouverture, parce que ce divin Esprit invite à prendre les conseils d'un homme prudent. Elle avait compris, au reste, que le Seigneur ayant établi les Evêques pour gouverner l'Eglise de Dieu, elle nous devait principalement toutes les communications que nous jugerions utiles.

Cependant, la multitude de nos occupations ne nous permettant pas de longs entretiens, nous lui fîmes comprendre qu'il serait plus avantageux pour elle de confier au papier tous ses souvenirs; qu'elle obvierait, par là, à l'inconvénient des répétitions et des incertitudes de la mémoire. Elle acquiesça avec simplicité à notre proposition.

Il n'y avait point de temps à perdre: Eustelle n'avait plus que quelques mois à vivre. Son état faible, languissant et douloureux l'avertissait tous les jours de sa fin prochaine. D'un autre côté, elle avait très peu d'instants de loisir, après qu'elle avait satisfait aux diverses obligations de son état. C'est ce qui nous explique pourquoi le cahier qu'elle devait remplir est si peu avancé. Il y aurait même peut-être à s'étonner qu'elle ait pu étendre aussi loin son récit, et que, jusqu'aux dernières lignes tracées peu de temps avant sa mort, d'une main déjà défaillante, elle exprime des pensées toujours belles, dans un langage constamment lucide et toujours empreint du feu sacré qui embrasait son âme. A peine en croit-on ses yeux, quand on suit le style si étonnant et si beau d'une pauvre fille qui pourvoyait à grand-peine à sa subsistance par le travail de ses mains. Où avait-elle donc appris à parler avec tant de régularité et d'exactitude? Aucune réflexion étrangère ou déplacée ne vient déparer son discours; elle dit tout ce qu'elle doit dire, dans les termes les plus propres, les plus naturels et les plus agréables. Encore une fois, c'est qu'il n'y a point de meilleure école que celle de l'Esprit-Saint.

Nous ne tardâmes pas à apprendre que l'état d'Eustelle était désespéré. Ses fidèles amies multiplièrent alors leurs visites auprès d'elle. Elle voyait des personnes distinguées par leur rang se mêler avec celles de la condition la plus simple. La vertu supplée à tout ce que n'a pas donné la naissance. Jusqu'à ses derniers moments, on put s'édifier, à ses côtés, de cette douceur angélique qui ne se démentit jamais; de cette patience inaltérable qui ne laissait pas même soupçonner les plus cruelles douleurs; de ces paroles de feu qui élevaient l'âme jusqu'au ciel; de cet amour divin qui consumait lentement sa docile victime, de cette foi si vive qui contemplait l'Invisible comme s'il eût été sensiblement présent à ses yeux. Elle reçut fréquemment son Sauveur, dans le cours de sa maladie. Quels saints transports dans ces heureux moments! Quelles délicieuses larmes inondaient son visage enflammé! Elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, vers six heures et demie du matin, le mercredi 29 juin 1842, jour de saint Pierre et de saint Paul.

Elle avait vécu 28 ans 2 mois et 12 jours, étant née le 19 avril 1814.

A peine eut-elle rendu le dernier sou-

pir, que la nouvelle s'en répandit dans toute la ville de Saintes, comme d'un événement auquel tout le monde devait être sensible. Le récit des vertus de la défunte était dans toutes les bouches, et son souvenir laissait une impression vive de respect dans tous les cœurs. On faisait des prières pour elle: c'est l'esprit de l'Eglise; mais on était bien plus tenté encore de solliciter sa protection auprès de Dieu. Nous ne rapporterons point les preuves touchantes de cette vénération presque générale: qu'il nous suffise de l'avoir mentionnée en passant.

Nous avons déjà parlé du digne ecclésiastique à qui Eustelle avait découvert son âme. Elle avait été à portée d'apprécier ses lumières, son zèle et son pieux dévouement. Nous retrouvons, dans un assez grand nombre de lettres qu'elle lui avait adressées, les deux dernières années de sa vie, les témoignages sensibles de sa confiance et de sa gratitude pour lui. Il n'ignorait pas combien nous tenions à être instruit des particularités qui la concernaient. Quand elle eut terminé sa carrière, il s'empressa de nous en donner avis par une lettre dont nous citerons l'extrait qui suit.

"Je bénis et je bénirai, toute ma vie, le divin Maître qui a porté le cœur de sa sainte fille Eustelle à s'ouvrir à moi, en me faisant connaître les trésors de grâces, les dons admirables dont l'Esprit-Saint a daigné l'enrichir. Je possède trente ou quarante feuilles *in-folio* écrites par cet ange: l'esprit de Dieu y est sensible. Vous en jugerez, Monseigneur, quand je serai à la Rochelle. L'amour de cette âme prédestinée a brisé les liens du corps. Je suis plein du souvenir de tant de vertus. Malheureusement le travail d'Eustelle reste inachevé. Sa maladie l'a forcée d'abandonner l'entreprise; mais je me réjouis d'avoir ce qu'elle a pu confier au papier. Tout ce qui a trait aux communications de Notre-Seigneur ne se trouve pas dans son cahier. Heureusement Jésus lui a inspiré de composer, sur plusieurs petites feuilles, les vœux intellectuelles qu'il avait eu la bonté de lui donner. De plus, ayant eu le bonheur de converser avec elle, depuis qu'elle m'avait fait connaître son intérieur, je retrouve dans ses lettres l'exposé des dons du ciel. Ainsi, à vrai dire, la chose est complète.

"Elle avait manifesté à ses nombreuses amies le pieux désir qu'elles fissent la sainte communion, à la messe de son enterrement: ce qui a eu lieu de la manière la plus touchante."

Peu de temps après, suivant sa promesse, le même Ecclésiastique nous a remis tous les écrits d'Eustelle qu'il a pu se procurer. Comme on vient de le voir, ils se composent d'un cahier inachevé, et de près de deux cents lettres, où la belle âme de la pieuse vierge met à découvert les sentiments dont elle est remplie. Ces lettres sont écrites à différentes personnes dont les noms seront supprimés, ainsi que les faits particuliers qui pourraient dévoiler les secrets des familles. Suivent quelques autres pièces assez importantes qui devaient figurer dans l'ouvrage, pour donner d'Eustelle toute la connaissance que pouvait désirer la piété des fidèles.

Tel est l'ouvrage dont nous avons autorisé la publication, ne doutant point du bien qu'il est appelé à produire. Tout ce que l'on a pu réunir des écrits tracés par la main d'Eustelle a été déposé dans les archives de notre Evêché, pour servir de témoignage à l'exactitude de leur transcription, en tout ce qui pouvait être mis au jour, et de titre à la vénération à l'égard de celle qui l'a produit.

Les âmes dans lesquelles l'Esprit Saint habite ont un langage qui leur est propre: langage que les plus habiles docteurs, quand ils sont étrangers à de pareils sentiments, ne sauraient imiter. Elles parlent de l'abondance de leur cœur; et, quoiqu'elles soient incapables d'exprimer parfaitement, avec des paroles humaines, tout ce qu'elles sentent, elles ne peuvent néanmoins dire et écrire que des choses ravissantes, sous la dictée du Maître qui sait rendre éloquent la langue même des enfants qui sont à la mamelle.

On retrouve partout, dans ce qu'écrit Eustelle, l'empreinte de son attrait pour l'adorable Eucharistie. Que sa foi pour ce divin mystère est vive! Que son amour est ardent! Que sa reconnaissance

est immense, dans tout ce qui a rapport à ce chef-d'œuvre de la sagesse divine! Elle se sent poussée, entraînée à en parler sans cesse. Touche-t-elle ce sujet; elle s'enflamme à l'instant même: on sent que son cœur est dans un océan de feu, où elle est tout à la fois enivrée et consumée. Elle éprouve alors un saint et délicieux transport, nous dirions presque une céleste folie. La communion journalière semble ne pas suffire à la véhémence de ses desirs: elle voudrait être un tabernacle vivant et perpétuel. Que ne peut-elle ouvrir son cœur, pour y déposer ce trésor d'amour, enfermé dans un vase inaccessible à toute altération! Elle appelle le Dieu de l'Eucharistie son frère, son ami, son tout. Elle est si familière avec ce divin objet de sa flamme, que l'on est tenté d'y trouver une sorte d'excès. Et pourtant, elle n'est pas la première à s'exprimer ainsi; elle a pour devancières une foule de saintes âmes dont à peine elle a pu connaître les noms.

L'Esprit-Saint a toujours un but, pour la gloire divine et le bien de l'Eglise, dans les sentiments qu'il inspire à ses serviteurs et à ses servantes. Quelle fin se proposait-il dans les dispositions dont il remplissait l'âme d'Eustelle, à l'égard de l'adorable Eucharistie? Nous ne serions point surpris qu'il eût voulu ranimer la foi de ce divin mystère, et faire revivre l'usage de la sainte communion parmi nos populations devenues si étrangères à ce pain de vie.

Modeste servante de Jésus-Christ, ah! puissent les accents si purs et si persuasifs qui s'échappent de votre cœur embrasé, réveiller la langueur de notre cher diocèse! Hélas! la sainte table n'est presque plus fréquentée qu'en deux ou trois circonstances de la vie! Vous en avez gémi, Vierge fervente; vous vous êtes étonnée que l'on pût se vanter d'appartenir à la sainte Eglise, et ne tenir aucun compte des touchantes invitations de son divin époux. Ah! si vous possédez dans la gloire celui que vous avez si souvent reçu dans l'exil, sous le voile du sacrement, priez pour vos compatriotes, afin qu'il leur soit donné de sentir enfin l'attrait et la force de ce langage du Sauveur: *Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous.*

Ah! Seigneur, tous les instruments sont bons entre vos mains, pour l'accomplissement de vos desseins de miséricorde. Grand Dieu! nous ne nous plaindrons plus de la stérilité de notre zèle et de l'inutilité de nos efforts, si, par les prières d'une humble fille, vous ramenez à la fréquentation des sacrements les fidèles que vous avez confiés à nos soins.

Ce ne serait pas la première fois que la piété et les paroles d'une vierge auraient eu pour résultat de rappeler les pauvres pécheurs à l'amour et à la pratique de leurs devoirs. Les Blandine, les Potamienne ont inspiré le courage du martyr. La jeune Catherine de Sienne, fille d'un simple teinturier, faisait rentrer les pécheurs en eux-mêmes, à son seul aspect, et ses pieux écrits n'ont cessé et ne cessent encore d'opérer des conversions dont se réjouit l'Eglise.

Il est, sans doute, inutile que nous prévenions ici les lecteurs que, quelque idée que nous nous soyons formée des vertus d'Eustelle, nous n'avons pas la prétention de déterminer la place qu'elle occupe dans l'autre vie. Personne, plus que nous, n'est soumis au décret du Pape Urbain VIII. Nous reconnaissons qu'il n'appartient qu'au Saint-Siège de fixer le jugement des fidèles sur l'état passé ou présent des serviteurs et des servantes de Dieu qui ont terminé leur carrière mortelle. La confiance des chrétiens, soit relativement à ce que nous avons dit, soit à l'égard des écrits qui vont suivre, ne peut être fondée que sur une autorité purement humaine. Plaise au ciel que cette publication contribue à l'édification des âmes et au retour de quelques brebis égarées!

Donné à la Rochelle, le 1er février 1843.

CLÉMENT, EVÊQUE DE LA ROCHELLE.

Par Mandement de Monseigneur:

HIGOLAGE, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

**VIE  
DU BIENHEUREUX  
JEAN-BAPTISTE DE ROSSI**

PAR

L'Abbé E. MOUGEOT

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

SECRETAIRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL PITRA.

1 vol. in-12.....Prix 75 cts

**PRÉFACE.**

Le dix-huitième siècle est considéré trop souvent comme l'époque d'une ruine religieuse universelle. On y voit seulement la période néfaste qui prépare le grand cataclysme de la Révolution française, et cette triste pensée fait oublier les véritables gloires dont ce siècle ne fut pourtant pas privé.

L'Europe, il est vrai, malgré le culte des lettres et le progrès des sciences profanes, présente presque partout un douloureux spectacle. Les philosophes sceptiques et railleurs triomphent en France. L'athéisme paisible et épicurien du dix-septième siècle devient une théorie scientifique, agressive et audacieuse. Le sourire sardonique et le mépris sacrilège des libres penseurs plaisent aux générations avilies : elles applaudissent aux attaques contre l'Eglise. Le jansénisme n'a plus à sa tête que d'ignorants sectaires, il tombe dans le ridicule au cimetière de Saint-Médard, mais ce ridicule rejailit sur la foi orthodoxe, et ses amis savent en faire une arme puissante contre la vérité.

Les autres nations sont dans un état aussi déplorable. La Russie se couvre de ruines : les infamies et les crimes honteux de Catherine sont reproduits par des successeurs qui prolongent la sanguinaire tyrannie de leur aïeule. En Angleterre, la maison de Hanovre, pour se maintenir sur le trône, poursuit les catholiques. Elle continue ainsi la persécution qui, depuis longtemps, désole ce royaume et semble y détruire les derniers vestiges de la foi romaine. L'Autriche jouit d'abord de quelque paix sous Marie-Thérèse, mais bientôt elle cède et se plie aux puérils caprices de Joseph II, qui, par sa funeste influence et ses prétendues réformes religieuses, trouble la paix et l'unité de l'empire des Habsbourgs.

Cependant, l'Europe tout entière n'était pas révoltée contre Dieu : l'Italie restait fidèle. L'aspect consolant qu'elle offrait dédommageait l'Eglise de la défection et des outrages des autres nations. Tandis que partout ailleurs les savants se proclamaient athées, en Italie la science et la foi se jurent alliance intime, et marchent de concert. D'excellents papes, tous pieux et instruits, se succèdent sans interruption sur la chaire de Saint-Pierre. Ils protègent, encouragent, dirigent le mouvement scientifique. De toutes parts surgissent des hommes éminents, les plus humbles cités de la péninsule deviennent des centres d'érudition. On réédite, on complète même les grandes éditions bénédictines du siècle précédent ; des travaux considérables se font jour. Chaque ordre religieux a ses illustrations ; citons particulièrement le jésuite Tiraboschi, les dominicains Mamachi et Orsi, le théatin Piazzi, l'observantin Bianchi, le P. Mansi des Clercs de la Mère de Dieu. Les sciences sacrées sont illustrées par le grand pape Benoît XIV, le cardinal Gerdil, Zaccaria, les frères Ballerini ; les sciences profanes, par Pergolèse et Winckelmann.

Mais, dans ce siècle, l'Italie, malgré ces grands noms, brille encore plus par la sainteté que par la science. Pour s'en convaincre, quelques dates suffisent et une simple nom enclature parle assez d'elle-même. De 1710 à 1787 mouraient les bienheureux Valfrey, apôtre de Turin, Bonaventure de Potenza, religieux de Saint-François, et le cardinal Tomasi, saint François de Girolamo, saint Pacifique de Saint-Séverin, mineur de l'Observance, sainte Véronique Giuliani, le bienheureux Thomas de Cora, saint Joseph de la Croix, le vénérable Parisi, le bienheureux Ange d'Acrici, le vénérable Tenderini, le bienheureux Crispin de Viterbe, saint Léonard de Port-Maurice,

le bienheureux de Rossi, saint Paul de la Croix et saint Alphonse de Liguori.

Plusieurs de ces saints vécurent ou moururent à Rome. Dans la capitale du monde chrétien, plus que dans les autres villes d'Italie, se manifestait cette vie surnaturelle. Le zèle ardent d'une phalange de bons prêtres, dont le bienheureux de Rossi était le guide et le modèle y produisait des merveilles.

La vie du saint chanoine n'est pas connue en France, mais elle mérite de l'être. Au moment où le souverain Pontife va placer solennellement l'humble prêtre sur les autels de l'Eglise catholique, l'histoire de cette vie nous paraît combler une lacune. "Les Vies des saints, disait notre bienheureux, sont comme les seconds Evangiles, car elles montrent la pratique des enseignements du Sauveur." Nous avons eu cette parole devant les yeux en rapportant simplement pour l'édification des fidèles des faits qui sont par eux-mêmes d'éloquents leçons.

Dans cette existence souvent obscure, remplie tout entière par l'abnégation et les sacrifices, il était difficile de suivre toujours l'ordre chronologique. Il nous a paru préférable de grouper les événements sous quelques points de vue généraux, et de mettre en relief les vertus plutôt que les faits. Les principales sources de cet ouvrage ont été les procès de béatification et de canonisation, la Vie contemporaine du saint, publiée à Rome en 1768, par un de ses amis, Jean-Marie Tojetti, celle du P. Tavani, de la Compagnie de Jésus, publiée également à Rome en 1802, et le recueil des sermons du chanoine conservé à Santa-Galla. Nous n'avons rien qui ne provienne de ces sources, mais nous n'avons pas cru nécessaire de donner constamment l'indication des différents extraits.

Dans notre travail, nous avons poursuivi deux buts : montrer d'abord que la sainteté s'acquiert non par des actions héroïques à l'exclusion de toutes les autres, mais surtout par la perfection des actes ordinaires de la vie ; montrer ensuite ce que peut le dévouement d'un homme dépourvu de toute ressource terrestre, mais qui travaille sans faiblesse et place sa confiance en Dieu. Ces deux enseignements se dégagent, pour ainsi dire, de toute la vie du bienheureux chanoine de Rossi. Plaise à Dieu que, pour le bien des âmes, nos efforts ne soient pas inutiles.

**VIE**

DE

**SAINT FRANÇOIS-XAVIER**

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

APOTRE DES INDES ET DU JAPON

D'APRÈS

Le R. P. D. BOUHOURS

De la même compagnie

2 vol. in-12 - - - - - Prix : \$1 00

**- L E -**

**P. ISAAC JOGUES**

De la compagnie de Jésus

PREMIER APOTRE DES IROQUOIS

PAR

Le R. P. E. MARTIN

De la même compagnie

1 vol. in-12.....Prix : 63 cts

**VIE**

DE

**S. MICHEL DES SAINTS**

qui a eu le bonheur d'échanger son cœur contre celui de N.-Seigneur

PAR

Le R. P. CALIXTE de la Providence

1 vol. in-12.....Prix : 40 cts

**UN NOUVEAU MODÈLE**

D'HÉROÏQUE PATIENCE

OU

Vie du vénérable

**THOMAS DE LA VIERGE**

RELIGIEUX TRINITAIRE (1584-1647)

ARRIÈRE-NEVEU DE SAINT THOMAS DE VILLENEUVE

ARCHEVÊQUE DE VALENCE

Traduite de l'Espagnol

PAR

LE R. P. CALIXTE DE LA PROVIDENCE

Président du couvent de Cerfroid

1 vol. in-12 - - - - - Prix

**INTRODUCTION.**

La vie de l'homme sur la terre est pleine de douleur, de misère et de souffrances. Qui ne le sait ? Nous sommes visiblement punis, et, comme la justice qui nous châtie est toute-puissante, nous n'avons nul moyen d'échapper au châtiement. Or, en cet état, la sagesse humaine n'a vu que le choix entre deux parties, ou de se raidir contre la nature et de nier le supplice, ou d'y chercher une distraction dans la volupté. Elle a demandé le bonheur aux plaisirs des sens, et, trompée dans ses espérances, elle s'est voilée la tête, en disant : *Il n'y a point de remède.*

Le monde en était là lorsque tout à coup une voix se lève : *Heureux ceux qui souffrent ; Heureux ceux qui pleurent.* Les peuples écoutent et s'étonnent, quelque chose de nouveau se remue en eux. Ils comprennent, ils goûtent la joie des larmes, et, du haut de la croix, où l'homme des douleurs est attaché, un fleuve inépuisable de consolations inconnues coule sur le genre humain. La vie a perdu sa tristesse depuis que, baigné d'une sueur de sang, et, dans les trances de l'agonie, Jésus s'est écrié : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* Elle n'a plus assez de souffrances pour le repentir qui les cherche, pour l'amour qui les désire et s'y complait. Qu'est-ce donc que cette merveille ? O Fils du Dieu vivant ! C'est que votre lumière a éclairé le monde, et que votre grâce l'a touché. C'est que l'homme, sorti de sa voie, l'a retrouvée en vous qui êtes *la voie, la vérité et la vie* : c'est qu'il a conçu qu'après le péché, le seul bien qui nous reste c'est l'expiation, et il a dit, en regardant la croix : *Ou souffrir ou mourir.* Victime sainte, Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-moi de souffrir avec vous, et de mourir en unissant mes dernières souffrances à celles qui nous ont ouvert le ciel que le péché nous avait fermé."

Mais la souffrance n'est pas seulement un excellent moyen d'expiation pour nous-mêmes, elle nous donne encore la possibilité de satisfaire et d'expié pour le prochain. "La plus grande marque de l'amour, a dit Notre-Seigneur, c'est de mourir pour ceux que l'on aime," mais ce qui ressemble le plus à la mort, c'est la souffrance. Or donc souffrir pour nos frères, accomplir en leur nom ce qui manque de leur part à la Passion de Jésus-Christ, en un mot tenir leur place au pied du Calvaire, c'est là un moyen très opportun de fléchir la colère de Dieu en leur faveur et d'expié pour eux. O pensée délicieuse et fortifiante : une mère souffre patiemment, et elle purifie le cœur de son enfant ! Une épouse vertueuse souffre et elle expie les péchés d'un mari infidèle ! Toutes deux, par ce sacrifice, elles détournent de ces êtres chéris les coups de la justice divine elles attirent la miséricorde et assurent la grâce et le salut !!!

En généralisant un peu ce point de vue, on peut dire que toujours on a reconnu la merveilleuse efficacité du sacrifice volontaire de l'innocence, qui se dévoue elle-même à la divinité comme victime propitiatoire. Toujours, les hommes ont attaché un grand prix à cette soumission du juste qui accepte les souffrances pour le soulagement d'autrui. La rédemption, ce sublime mystère d'un Dieu fait homme, n'est au fond qu'une

application personnelle, faite à chacun de nous, des satisfactions infinies provenant des souffrances de notre divin Sauveur.

Mais, de même que le Père éternel a accepté cette substitution de son Fils unique pour des hommes coupables, de même le Fils veut perpétuer au sein de l'Eglise cette même substitution, dans la personne de certaines âmes d'élite qu'il s'associe d'une manière toute spéciale dans l'œuvre expiatoire de la Passion. Dieu élève alors ces âmes à l'imitation la plus ressemblante de la vie crucifiée du Sauveur, et, les remplissant, à un moment donné, du plus pur amour dont a brûlé son cœur divin, il met, pour ainsi dire, ces âmes en participation étroite de l'œuvre de la Rédemption ; il les plonge dans la douleur et leur fait expier par d'atroces souffrances volontairement demandées et joyeusement acceptées, les fautes et les péchés des autres.

On ne peut dire les immenses avantages que ces justes substitués aux coupables procurent à l'Eglise et à la société tout entière. C'est par leurs souffrances, associées à celles du Sauveur que Dieu apaise le juste courroux de sa colère contre les méchants. Tantôt elles éloignent l'orage qui allait fondre sur un pécheur particulier, tantôt elles rendent la paix à toute une contrée désolée par le schisme ou l'impie. Ici elles opèrent des conversions admirables, là elles obtiennent la grâce d'une bonne mort à un pécheur endurci ; plus loin elles ouvrent le ciel à une âme qui gémissait dans les flammes du purgatoire. Jésus-Christ les considère avec complaisance du haut du ciel, où n'étant plus passible par lui-même, il accepte volontiers les offrandes généreuses des âmes qui sont toujours prêtes à s'immoler pour les mêmes fins que lui, c'est-à-dire la conversion des pécheurs, l'expiation de leurs crimes et la remission des peines qui leur sont dues en ce monde ou en l'autre.

Les souffrances des justes qui s'interposent ainsi entre le pauvre pécheur et le bras de Dieu prêt à le punir proviennent ordinairement de causes supérieures à la nature, mais Dieu y fait aussi quelquefois concourir la nature elle-même, comme cause secondaire et accidentelle, ainsi qu'il arriva pour notre vénérable Thomas de la Vierge, dont les longues et cuisantes maladies eurent pour principe un accident qui brisa cinq veines dans sa poitrine. Sa vie dès lors ne fut plus qu'une mort continuelle. Son existence, au milieu de tant de causes de destruction, dépassait évidemment le cercle de la pathologie ordinaire et défiait toutes les lumières de la science purement naturelle.

Mais comment s'assurer que les souffrances dont nous parlons ont une origine surnaturelle ? On a pour cela divers signes caractéristiques, qui se rencontrent précisément dans les souffrances du P. Thomas. Et, d'abord, elles *fortifient* singulièrement l'âme du patient par une onction spéciale de la grâce, et tout en affaiblissant graduellement son corps. Notre vénérable endura pendant plus d'un tiers de siècle et avec une patience toujours héroïque, des maux de toute sorte ; il n'y eut pas un membre de son corps qui ne fût atteint de quelque maladie particulière, mais le courage de son âme grandissait avec les souffrances. On le voyait toujours gai au milieu des plus atroces douleurs, il conseillait et encourageait les autres, et ne pouvait souffrir qu'on l'abordât avec un visage triste.

Un second effet de ces souffrances mystiques, c'est qu'elles *éclaircissent* celui qui les endure. Tandis que le corps est ainsi affligé, la partie qui souffre devient pour l'âme comme un rayon de la lumière du soleil, donc elle reçoit de merveilleuses clartés, et, plus les souffrances corporelles sont poignantes et universelles, plus les lumières qu'elles communiquent sont pures et brillantes. Ainsi éclairées, ces âmes apprécient toute l'importance des souffrances, et plus cette connaissance augmente, plus elles voudraient souffrir, au point que si le divin Sauveur leur demandait quelle récompense elles ambitionnent pour ce qu'elles ont déjà enduré, elles répondraient assurément que leur unique désir est de souffrir chaque jour davantage pour se rendre de plus en plus semblables à leur Joux Jésus. Elles aiment bien plus

leurs souffrances que les mondains leurs plaisirs.

Notre Thomas, qui, au début de sa carrière douloureuse, avait l'esprit obtus et savait à peine assez de latin et de théologie pour être promu au sacerdoce, devint bientôt, sous les étreintes de la douleur, un excellent directeur des âmes, un homme à la science infuse et universelle, dont les premiers dignitaires de l'Eglise et de l'Etat demandaient humblement les conseils, en même temps qu'ils se recommandaient instamment à ses prières. Quant à son amour des souffrances, on peut en juger par ces deux faits : qu'il se condamna à rester dans sa cellule pendant plus de trente ans, tandis que, d'autre part, il retenait avec un soin jaloux sur ses plaies les vers qui s'y étaient engendrés et qui le rongeaient tout vif.

Ce qui caractérise encore les souffrances mystiques des serviteurs de Dieu dont nous parlons, c'est qu'en bien des rencontres ces souffrances ont une signification expiatoire qui est visiblement en rapport avec les maux de l'Eglise ou de la société, ou même d'un simple particulier. On en trouve un exemple frappant dans la vie de notre Vénérable au temps où il vivait, c'est-à-dire à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ; l'Espagne enrichie par l'or du Pérou et des Indes, et de plus amollie par les délices d'une longue prospérité, se livrant à un luxe effréné, qui avait occasionné une profonde démoralisation tant à la cour que parmi le peuple de Dieu, voulut évidemment offrir en spectacle à tant de pécheurs pour les arrêter sur le penchant de l'abîme, le contraste de cette existence si pure, mais si mortifiée, qui expiait à l'écart les désordres publics. Aussi fit-il en sorte que notre pauvre malade devint par l'ascendant de sa haute vertu, par l'éclat de ses miracles, par la réputation de son inaltérable patience, comme un but de pèlerinage pour les diverses classes de la société qui venaient puiser auprès de lui les remèdes, les consolations dont elles avaient besoin. Par une lumière surnaturelle, il connaissait le fond des cœurs et l'état réel des consciences. Aussi que de conversions n'opérait-il pas ! A sa mort, on disait publiquement que les jeunes gens, ceux surtout de famille noble, venaient de perdre le guide qui pouvait le mieux les garantir des vices qui semblent être l'apanage de leur âge et de leur condition.

Un autre caractère bien remarquable des souffrances mystiques, dont il est ici question, c'est d'être accompagnées d'effets surprenants, qui semblent être tout à fait en opposition avec les résultats ordinaires de semblables affections morbides. Ainsi, le long séjour qu'avait fait le P. Thomas, toujours malade et couvert de plaies dans une cellule étroite et dont la porte et la fenêtre demeuraient souvent fermées, auraient dû, ce semble, occasionner en ce lieu des miasmes délétères et une sorte d'infection, bien désagréable à ses nombreux visiteurs. Il n'en fut rien néanmoins. Bien au contraire, et, sans que l'on eût pris des précautions extraordinaires de propreté, on respirait dans cette cellule une odeur à nulle autre pareille, un vrai parfum de paradis, qui s'exhalait précisément des plaies les plus dégoûtantes du pauvre infirme. Elle se répandait au loin et persista même encore longtemps dans cet endroit après la mort du saint religieux. Les enquêtes les plus minutieuses ont prouvé son existence et son origine toute céleste.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer ici tous les enseignements qui ressortent pour nous d'une vie si privilégiée, mais ce que nous ne pouvons omettre c'est de signaler l'opportunité d'une pareille lecture dans les temps que nous traversons, lesquels tourmentés par cette soif de l'or et du bien-être qui troublait l'Espagne il y a trois cents ans, réclament encore pour recouvrer l'ordre et la paix les mêmes leçons de patience et de résignation, d'amour de Dieu et du prochain.

Quel besoin n'aurait-on point aussi en nos jours si calamiteux, de posséder au sein de l'Eglise un bon nombre de ces âmes généreuses qui s'offrent hardiment comme victimes pour leurs frères, dans le but de détourner de leurs têtes coupables les coups de la justice divine. Plaise à Dieu que la lecture attentive du présent opuscule fasse germer et nour-

risse dans bien des cœurs un si pur dévouement.

Corfroid, 22 septembre 1881.

Fête de St Thomas de Villeneuve.

Fr. Calixte de la Providence.

## RUTH ET SUZANNE

PAR

Mme BOURDON

1 vol in-12..... Prix : 63 cts

GOTTFRIED

Dans un petit village du Tyrol vivait une pauvre veuve dont le mari s'était tué en poursuivant le chamois sur des hauteurs presque inaccessibles. Elle n'avait fait pour vivre que sa quenouille et son étroit jardin ; mais elle possédait un trésor que des princes lui eussent envié, un enfant aimant et pieux dont le beau visage faisait penser à ceux qui voient toujours la face du Père céleste. Gottfried ne quittait jamais sa mère, et peu à peu, dans les entretiens pieux de cette chrétienne éprouvée et résignée, son esprit innocent avait pris une tournure grave et contemplative. Il ne se lassait jamais de l'entendre, quand elle racontait la vie des saints, les souffrances les martyrs et leurs triomphes, la solitude des anachorètes, visités seulement par les anges de Dieu et les lions du désert, ou les visions des vierges qui avaient choisi le cloître pour patrie et le divin Crucifié pour époux. Mais surtout l'histoire du Rédempteur l'émeuvait toujours comme un fait nouveau ; il est dit dans l'Imitation : " Toutes les fois que tu assistes au divin sacrifice, il doit te paraître aussi grand, aussi aimable, aussi nouveau que si Jésus Christ, ce jour-là même, venait d'être attaché à la croix, souffrant et mourant pour le salut de tous les hommes." Or, cette belle parole s'accomplissait dans l'âme de Gottfried, qui, semblable à une toile blanche qui n'a pas reçu de couleurs, à un vase qui n'a pas contenu de parfums, recevait et gardait avec amour les impressions premières qu'on lui avait données.

L'hiver avait été long et rude ; la veuve et son enfant en avaient ressenti les angoisses. Vers le temps de Noël, un voisin charitable leur avait envoyé un quartier de chevreuil qui avait duré jusqu'au carême ; mais pendant la quarantaine de la pénitence, les privations s'accroissaient ; à peine une faible fleur brillait-elle parmi les cendres amoncelées du foyer, à peine un peu de pain restait-il dans la huche ; pourtant la mère de Gottfried ne se plaignait pas ; car elle savait que les habitants du village étaient pauvres et que le curé même n'avait pas assez de pain pour partager avec tous les amis de Jésus-Christ. Elle souffrait moins de ses propres privations que de la pâlueur et de la faiblesse répandues sur le visage de Gottfried ; mais elle ne parlait qu'à Dieu seul de sa peine et elle ne pleurait que quand l'enfant était endormi. Lui, non plus, ne se plaignait jamais ; mais il disait parfois :

" Ma mère, nous jeûnons avec le bon Jésus ; mais au bout de quarante jours, les anges viendront-ils nous servir comme lui ? "

Pendant la semaine sainte, Gottfried parut plus affaibli, il eut même un peu de fièvre, et un innocent délire s'empara de son esprit. Il croyait jouer avec Jean-Baptiste dans les solitudes de la Judée.

" Donne-moi ta petite croix de roseau, lui disait-il, et courons ; car voilà l'Agneau de Dieu qui passe. "

Aucun souvenir de la terre n'existait dans sa mémoire, il ne connaissait que Dieu et sa mère, sa mère qui écoutait avec une religieuse frayeur ses paroles enfantines, et qui disait :

" Dieu, qui me l'a donné, va-il me le reprendre ? "

Le jeudi saint Gottfried parut mieux, et, comme de coutume, il questionna sa mère sur l'histoire du Sauveur Jésus, sur ce qu'il avait fait en ce jour dont l'Eglise célébrait la mémoire. Quand les cloches, dont il aimait la voix, cessèrent de sonner, il s'attrista et dit :

" Demain, elles ne diront pas l'Angelus ? "

Mais quoique ce chant matinal ne l'eût pas éveillé, dès les premières lueurs de l'aube du lendemain, il suivit en pensée le Rédempteur de la prison au prétoire, de Pilate chez Hérode, de la colonne de la flagellation au chemin du Calvaire. Les douleurs de la Victime du monde semblaient présentes à ses yeux, il pleurait, il paraissait éprouver une compassion qui déchirait son âme et un amour qui l'exaltait. Sa pauvre mère le regardait surprise et joignit les mains en se disant, comme autrefois les amis de Zacharie : Quel sera cet enfant ?

" Je vais me coucher avec Notre-Seigneur dans son tombeau, dit-il vers le soir en se couchant dans son petit lit de fougère ; je dormirai en paix ! "

Le lendemain, le soleil d'une riante matinée d'avril jeta sa poussière d'or dans la chambre de Gottfried, et l'enfant que, ce jour-là, les cloches n'avaient point réveillé, sortit de son sommeil quand le rayon joyeux toucha sa paupière.

" Notre Seigneur est-il ressuscité ? demanda-t-il vivement à sa mère.

— Non, cher petit, répondit-elle ; il dort encore dans son sépulcre. Mais vois : le soleil est beau, le printemps arrive, les violettes, j'en suis sûre, fleurissent au bord de la forêt. Lève-toi, mon Gottfried, et va jusqu'à l'église, tu te réjouiras un peu... Pendant ce temps, j'achèverai ma quenouille et je te préparerai une bouillie de froment.

— Oui, ma mère, dit l'enfant avec docilité.

Il se leva, prit ses habits, embrassa tendrement sa mère et sortit. Le grand air, et le radieux soleil l'éblouirent ; il se sentit faible et, à pas ralentis, il continua sa route. La neige de l'hiver était fondue et laissait voir la verdure des prés où riaient les petites marguerites, et les parois brunes des rochers sur lesquelles bondissaient les ruisseaux grossis par les pluies. En arrivant sur la place du village, l'enfant, qui quittait rarement sa chaumière, fut étonné de l'air de fête et de gaieté qui régnait autour de lui. Les filles puisaient en chantant l'eau de la fontaine, les garçons ornaient de branches de pins, enlacées de bouquets de violettes et de primevères, le léger clocheton où pendaient les trois cloches de la paroisse, et les petits enfants, la tête en l'air, attendaient qu'elles sonnassent à toute volée. " Le Christ va ressusciter, se dit Gottfried, entrons à l'église et je le verrai, puisque l'église c'est sa maison. "

Il entra tremblant et respectueux, dans l'église où les fidèles avaient pris place. Le chœur était abandonné, et les prêtres, réunis près des fonts baptismaux, chantaient ces magnifiques paroles de l'Ecriture, qui racontent comment, à l'origine des choses, l'Esprit-Saint était porté sur les eaux. Gottfried écouta le chant avec une espèce de crainte, et il suivit des yeux les actes symboliques qui appellent la bénédiction du Seigneur sur la créature d'eau. Ces cérémonies dont le sens demeurait un mystère pour lui, le remplissaient cependant d'un sentiment religieux ; car cet enfant, ignorant de toutes les sciences profanes, savait que l'Eglise, en tous ces actes, honore, par le Christ, le Dieu maître de tout l'univers. Il regardait et il adorait. L'eau et le feu avaient reçu la bénédiction ; le diacre entonna l'invocation sublime de la *Préface*. Gottfried frissonna et il lui sembla qu'il s'élevait de terre sur les ailes de ce chant divin. Une extase profonde où se mêlaient la joie, l'amour et je ne sais quelle ineffable attraction vers un bonheur inconnu, en possédant son âme, achevait d'user les dernières forces de son corps épuisé.

" Le Christ va venir, dit-il.

Mais personne ne l'entendit. La messe commençait ; Gottfried fléchit les genoux, et les voisins remarquèrent qu'il pria, les mains jointes, avec une dévotion angélique et que son pâle visage s'était ranimé. Il regardait l'autel ; il s'attendait à voir le Rédempteur dans sa gloire. Le prêtre commença la *Gloria in excelsis*, et les cloches sonnèrent à toute volée. En entendant leurs voix aimées et connues qui semblaient proclamer dans les nues et annoncer à la terre le triomphe de Jésus-Christ, Gottfried étendit les bras et s'écria :

" Me voici, Seigneur, je viens ! "

Et il tomba la face contre terre. On

le releva : l'enfant habitait désormais avec son Sauveur ressuscité.

Vers le soir, quand le curé eut préparé la pauvre mère à son malheur, on apporta à la chaumière le corps du bienheureux enfant, tout couvert de fleurs. La veuve le reçut avec respect et même avec joie en disant : " Il est avec ce qu'il aimait le mieux. "

Mais peu de jours après, il l'avait attirée auprès de lui.

Pendant bien des années, le samedi saint, les enfants du village couvrirent de violettes et de marguerites la tombe de Gottfried et de sa mère et ils y chantaient l'*Alleluia* de Pâques, l'*Alleluia*, qui retentit si mélancolique sur la terre et si profondément joyeux dans le ciel !

LE

## JEUNE MARTYR DU LAOS

JOSEPH-AUGUSTE SÉGURET

Episode de la dernière guerre au Tonkin

AVEC UN PORTRAIT DU MARTYR

PAR

L'abbé ERNEST RICARD

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, CHANOINE HONORAIRE  
SÉCRÉTAIRE PARTICULIER DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE RODEZ

1 vol. in-12..... Prix : 75 cts

AVANT-PROPOS

Quelque modestes qu'ils puissent être, les souvenirs du jeune père SÉGURET nous ont paru de ceux qui ne doivent point périr. Nous nous sommes mis sans retard à les recueillir religieusement, suivant la recommandation du divin Maître, *colligite fragmenta ne pereant*, persuadé qu'ils ne seraient pas sans utilité pour les âmes, ni sans gloire pour le diocèse de Rodez dont le père SÉGURET était l'enfant.

Nous avons glané d'ici, de là, auprès de la mère de notre martyr, de ses anciens maîtres, de ses condisciples, contrôlant tout avec une scrupuleuse rigueur, parce que, si notre cœur se sentait épris d'enthousiasme pour le jeune héros, nous voulions cependant avec tout être vrai, ne rien forcer, ne rien exagérer.

Toutefois, le travail que nous livrons aujourd'hui au public ne devait être, dans notre première pensée, qu'une courte notice. Vingt-neuf ans d'existence et trois années d'apostolat ne semblaient pas être un champ bien vaste où l'on pût recueillir de nombreux épis.

Mais quand nous avons eu fait connaissance plus intime avec le vaillant missionnaire, après avoir pénétré plus avant dans son cœur, lorsque par les lettres qu'il a écrites et les détails qu'ont bien voulu nous donner de complaisants amis, nous avons mieux compris son âme de séminariste, de prêtre, d'apôtre, nous n'avons pas cru que ce fût trop de consacrer à cette chère mémoire un souvenir plus digne d'elle et de lui élever un monument qui perpétuât au milieu de nous l'exemple de ses vertus.

Dans ces dernières années ont paru successivement les vies des Vénard, des Néron, des Bonnard, des Marie..., tous tombés glorieusement pendant qu'ils traçaient leur sillon dans le champ de l'apostolat. Il n'est pas téméraire de dire que le nom de Joseph-Auguste SÉGURET ne déparera pas cette pieuse galerie de martyrs.

La gloire de compter un martyr parmi ses enfants missionnaires manquait encore au diocèse de Rodez. Ce n'est pas qu'il n'ait envoyé ses apôtres partout où il y a des âmes à sauver. Les missions de l'extrême Orient en comptent un grand nombre, et l'Afrique équatoriale les a placés aux postes les plus avancés. Aucun n'avait encore versé son sang pour JÉSUS-CHRIST. Dieu en choisissant cette fois un martyr parmi eux, a voulu récompenser leur dévouement, encourager leur zèle.

Ils ont su d'ailleurs eux-mêmes le reconnaître, en partant, il y a quelques jours, quatre fois plus nombreux pour aller remplacer au séminaire des Mis-

sions le glorieux confrère tombé au champ d'honneur.

Nous avons cru être apôtre, à notre manière, en faisant revivre les traits de cette pieuse physionomie dont chacun de nous se rappelle avec émotion l'inaltérable douceur.

Aux jeunes élèves des petits séminaires nous dirons : Voyez et faites de même.

Il fut l'un de vous, s'assit sur vos bancs, partagea vos jeux, étudia les mêmes livres. Mais aussi, comme il sut développer tous les jours, dans une piété constante, le germe de vocation que Dieu avait déposé dans son cœur !

Aux clercs du sanctuaire : Que lisez-vous dans cette vie que vous ne puissiez faire à votre tour ? Si, comme ce pieux lévite, vous êtes épris d'amour pour le divin enchanteur des âmes, *incantator animarum Christus*, comme lui vous aimerez les âmes de cet amour généreux qui veut se dépenser sans mesure pour elles.

Notre jeune martyr aurait eu des raisons de modérer son zèle, et de garder une partie de lui-même pour les siens qui y avaient quelque droit. Mais, comme l'a dit un penseur célèbre, *le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas.*

Il en est de certains éveils de l'âme comme de l'étincelle qui tombe sur une mine, elle embrase, incendie tout. Une fois que le père SÉGUIN eut écrit dans son cœur qu'il se donnerait aux âmes, l'exercice de la charité chrétienne devint pour lui comme une nécessité tyrannique à laquelle il ne put se soustraire.

La terre du Laos, qu'il arrosa pendant deux ans de ses sueurs, dira à jamais ce que peut le zèle d'un apôtre, quand il est animé par cet amour ardent des âmes et la soif de leur salut.

Dieu doit avoir de grands desseins de miséricorde sur cette terre sauvage à laquelle il sacrifie si prodigieusement le sang de ses martyrs.

Nous ne sommes pas de ceux qui doutent avec le poète Claudien si

*Curarent Superi terras, an nullus inesset Rector, et incerto fluctent mortalia casu.*

Nous aimons mieux adorer et bénir le dogme consolateur de la Providence, et croire que le sang des saints, versé dans cette contrée païenne, produira une abondante moisson de chrétiens et suscitera parmi nous des légions de missionnaires.

Quant à celui qui les a devancés, et qui est tombé premier martyr au milieu de ses chers sauvages qu'il avait engendrés à la vie de la grâce, il vivra mieux encore que ce peintre célèbre sur la tombe duquel un grand français grava ces belles paroles :

*Vivere qui dederat nesciens ipse mori.*

Il vivra à jamais, car Dieu a écrit son nom parmi les plus glorieux élus de son ciel.

E. R.

Rodez, 15 octobre 1884, en la fête de Ste Thérèse.

V I E

DU

R. P. CLÉMENT CATHARY

MISSIONNAIRE DE MADAGASCAR

Mort en odeur de sainteté le 23 mai 1863

PAR

J.-M.-S. DAURIGNAC

1 vol. in-12.....Prix : 88 cts

- L E -

CARDINAL PIE

ET SES ŒUVRES

Etude philosophique, religieuse et sociale

PAR

A. TOLLEY DE PRÉVAUX

1 vol. in-12.....Prix : 63 cts

FEUILLETON DU PROPAGATEUR

LE DOGME

DE

L'INFAILLIBILITE

Par MGR DE SÉGUR

1 vol in-18 ..... Prix : 30 cts

TROISIEME PARTIE

LES OBJECTIONS CONTRE LA DEFINITION

V

S'il est vrai que l'intelligence, la science et l'amour de la liberté étaient exclusivement du côté des opposants.

(Suite)

Surtout dans un concile œcuménique, où l'assistance spéciale de l'Esprit de grâce et de vérité ne manque jamais, c'est avec les yeux de la foi et non avec les yeux de la nature, que tout doit être envisagé. Ce que demande Notre-Seigneur de ses évêques, ainsi rassemblés en son nom, et sous le souffle de son Esprit, c'est la sainteté et non l'érudition ; c'est l'humilité d'une foi profonde, et non l'engouement des idées modernes ; c'est l'amour de l'Eglise, l'amour du Saint-Siège, et non je ne sais quel chauvinisme personnel et mesquin qui voudrait subordonner le bien de l'Eglise aux petits intérêts de tel ou tel Etat ; enfin, c'est la prière, et non les agitations de l'habileté humaine.

Ce que Notre-Seigneur veut avant tout dans un concile, ce sont des évêques, de vrais évêques, des hommes de DIEU, tout dévoués à la cause de la foi et du saint des âmes. A ceux-là seulement il donne sa grâce, ses lumières divines, sa force pour accomplir ses œuvres. Qu'a-t-il besoin des autres, trop souvent pleins d'eux-mêmes, enflés de leur mérite, de leur élévation et de leur crédit ! Hélas ! quelle place restait-il en leur cœur pour l'Esprit-Saint ?

Et puis, disons-le bien haut, au concile du Vatican, le véritable et sérieux savoir, la vraie science ecclésiastique, la prudence, la sagesse, l'intelligence des vrais besoins de l'Eglise en ces temps difficiles, la juste appréciation des hommes, des institutions et des difficultés, tout cela s'est trouvé en trèsgrande majorité du côté de la très grande majorité, seulement elle avait l'esprit de ne pas s'en vanter.

On calomnie l'épiscopat catholique, écrivait le vénérable Archevêque de Cambrai, on calomnie l'épiscopat catholique quand on le représente comme opposé en tout, et de parti pris, aux idées, aux libertés et aux institutions modernes ; comme n'ayant que des répulsions et des anathèmes pour le progrès, la science, les arts, la civilisation, tout ce qui passionne la société actuelle.

C'est dans l'intérêt de cette société, c'est pour sauvegarder son avenir, que nous repoussons une partie de ce qu'on appelle les idées modernes. Adoptant de grand cœur ce qu'elles renferment de vrai, de juste, de noble et de généreux, nous combattons, quels que soient notre pays et notre nationalité, avec toute l'énergie de notre foi et de notre patriotisme, ce qu'on y mêle de faux, d'impie, d'immoral et de subversif.

Nous voulons la science, mais celle qui est vraiment digne de ce nom ; celle qui éclaire sans incendier, sans démolir, sans blasphémer.

Nous acceptons tous les perfectionnements de la civilisation, pourvu qu'elle laisse aux caractères leur virilité, aux mœurs publiques et privées leur intégrité sainte, et qu'elle ne se borne pas à couvrir d'un vernis brillant les abaissements, les hontes et toutes les corruptions de l'ancien monde païen.

Nous encourageons le progrès, nous le bénissons, nous lui prêtons tout notre concours, mais à la condition que ce sera dans les voies de la vérité, de la morale, de la justice et de l'ordre qu'il conduira l'humanité. — Donc nous rendons justice à notre époque : elle sait faire de grandes et belles choses ! mais nous ne pouvons ni ne pas voir ni ne pas travailler à conjurer les immenses périls auxquels elle s'expose, et

les calamités que ne peuvent manquer d'attirer sur elle ses imprudences, ses erreurs, son oubli, pour ne pas dire son mépris de DIEU et de sa loi.

Et les ménagements qu'on doit avoir pour l'opinion publique, la majorité des Pères du concile en comprend-elle bien l'importance, l'étendue et les souples délicatesses ? — Sans aucun doute, elle les comprend. Mais, attentive à éviter tous les froissements qui ne sont pas nécessaires, elle ne doit pas oublier non plus, que tout évêque qui chercherait la popularité, en compromettant l'indépendance ou la dignité de son ministère, cesserait d'être disciple de JÉSUS-CHRIST. Elle ne doit pas oublier que si, comme on nous le rappelle, l'opinion est en définitive la reine du monde, l'Eglise n'est pas faite pour subir les lois de cette reine-là, ni pour suivre ses mobiles et trop souvent injustes caprices.

Telle a été la majorité dans le concile ; tel a été le véritable épiscopat catholique. Les injustices et les colères de l'orgueil froissé ont seules pu essayer de dénaturer ses vrais sentiments.

VI

SI C'EST LE PAPE ET LE CONCILE QU'IL FAUT RENDRE RESPONSABLES DES DIVISIONS QUI ONT PRÉCÉDÉ, ACCOMPAGNÉ ET SUIVI LA DÉFINITION

Ce n'est ni le Pape ni le concile, mais uniquement l'ennemi mortel du Pape et du concile : le démon. " C'est l'homme ennemi qui a fait tout cela ", comme dit l'Evangile.

Remarquons cette parole profonde : " l'homme ennemi, inimicus homo. " Le démon n'est pas un homme ; pourquoi donc dire " l'homme ennemi ? " C'est que, singe de DIEU et de sa providence, le démon fait ordinairement ses œuvres par les hommes. De même que Notre-Seigneur se sert des hommes pour faire régner son Père sur le monde, et pour sauver les âmes ; de même Satan se sert des hommes de leur langue, de leur esprit, de leur intelligence, de leurs forces, même de leur argent, pour combattre DIEU, pour entraver la marche de l'Eglise pour tout perdre, s'il se peut.

Ce qu'il fait depuis l'origine du monde, il l'a fait dans tous les conciles ; il l'a fait dans le concile du Vatican, et il continuera de le faire jusqu'à la fin des temps. Se servant avec son astuce et sa rage profondes, tantôt des ennemis du dehors, tantôt des adversaires du dedans ; aveuglant les uns, séduisant et passionnant les autres ; suscitant des tempêtes politiques, des oppositions soi-disant théologiques, scientifiques, historiques, il a soulevé le plus d'obstacles possible contre la manifestation d'une vérité qu'il redoute souverainement. Voyant que les trames, ourdies par les impies, ne répondaient pas assez à leurs vœux, daignait m'écrire le Saint-Père au milieu même de la lutte, les puissances de l'enfer dressent des pièges aux esprits honnêtes eux-mêmes ; elles les divisent de sentiments, afin du moins de tirer parti des maux qu'enfante la dissonance, de traîner les choses en longueur, et de reculer ainsi le plus possible le coup fatal auquel elles ne sauraient échapper.

Et quels sont ces esprits honnêtes mais séduits qui ont jeté le trouble et la division dans les rangs catholiques, à l'occasion de l'infailibilité ? Le Souverain Pontife l'a clairement indiqué dans son Bref Apostolique, daté du 12 mars 1870, et qui a été, à cet égard, un véritable manifeste. " C'est une chose assurément regrettable, écrivait-il au docte Dom Guéranger, qu'il se rencontre parmi les catholiques des hommes qui, tout en se faisant gloire de ce nom, se montrent complètement imbus de principes corrompus, et y adhèrent avec une telle opiniâtreté, qu'ils ne savent plus soumettre avec docilité leur intelligence au jugement de ce Saint-Siège quand il leur est contraire, et alors même que l'assentiment commun et les recommandations de l'Episcopat viennent le corroborer... Se regardant comme seuls sages, ils ne rougissent pas de donner le nom de parti ultramontain à tout le reste de la famille catholique qui pense autrement qu'eux... " On les voit mettre audacieusement en avant comme indubitables ou du moins comme complètement libres, certaines doctrines maintes fois réprouvées ; on les voit ressasser des chicanes historiques, des

passages mutilés, des calomnies lancées contre les Pontifes Romains, des sophismes de tout genre. Toutes ces choses, ils les remettent impudemment sur le tapis, sans tenir aucun compte des arguments par lesquels on les a cent fois réfutées.

Leur but n'oublions pas que c'est le Pape qui le dit est d'agiter les esprits, d'exciter les gens de leur faction, ainsi que la foule des ignorants, contre le sentiment communément professé. Outre le mal qu'ils font en jetant ainsi le trouble parmi les fidèles, et en livrant aux discussions de la rue les plus graves questions, ils nous réduisent à déplorer dans leur conduite une déraison égale à leur orgueil.

Dans ce même Bref, et dans d'autres, publiés au moment où les esprits paraissent le plus soulevés, le Saint-Père stigmatisait, chez les hommes de ce même parti " toutes les menées à l'aide desquelles on a coutume de capter les suffrages dans les assemblées populaires ; " il blâmait ouvertement " ces hommes qui ne cessent de troubler les cœurs des catholiques ; " et il déclarait que leurs menées et leurs sophismes étaient la seule et unique cause du trouble qui s'est élevé dans les consciences, et que tous nous déplorons.

Qu'on ne vienne donc plus nous dire que ce sont les journaux catholiques, que c'est " la presse ultramontaine " qui a soulevé ces tempêtes. Elle a rempli son rôle, son rôle très-légitime et très-utile, en criant au loup, et en criant ferme. Les meilleurs chiens de garde sont ceux qui aboient le plus fort et qui n'ont peur de rien. Les loups ne les aiment pas : c'est tout simple ; ils voudraient que le berger les supprimât, par amour sans doute pour la paix et le silence. A en croire ces bons loups, ce sont les chiens de garde qui sont responsables de tout ce qui peut arriver de fâcheux dans la bergerie.

Dans l'Eglise de DIEU, toute doctrine fautive est dangereuse ; par cela seul qu'elle existe et se manifeste, elle provoque la controverse ; contre elle, la controverse est de droit et de devoir ; comme l'agitation et les cris du berger, comme les aboiements du chien de garde sont de droit et de devoir, dès qu'apparaît le loup.

La responsabilité des controverses et de leurs suites retombe tout entière sur ceux qui soutiennent l'erreur et travaillent à la propager. Le mal n'est pas dans les controverses ; il est dans les divisions qui les amènent ; et ces divisions ont pour cause les doctrines contraires à la doctrine du Saint-Siège, de ce Siège apostolique et infailliable que les catholiques doivent défendre de tout leur pouvoir.

Ces doctrines, resuscitées en ces derniers temps par le parti libéral, ont fait, grâce à lui, des progrès alarmants. Elles ont trouvé de nombreux et adroits défenseurs jusque dans le sein du Concile. Parce qu'on ne les a pas laissés faire, ils ont jeté les hauts cris ; ils se sont indignés ; et n'osant trop s'attaquer au Pape et à l'Episcopat groupé autour de lui, ils s'en sont pris hypocritement à " certains journaux ", qui n'ont fait que suivre fidèlement les directions données par les actes publics du Saint-Siège et de la plus grande partie de l'Episcopat.

Lorsqu'ils venaient nous dire que ceux qui ont bravement défendu la foi et l'honneur du Saint-Siège, étaient seuls responsables des divisions, des scandales que nous avons eu à déplorer, on se demande en vérité s'ils ne se moquaient pas de nous.

VII

QUELS ONT ÉTÉ LES VRAIS AGITATEURS

Écoutez un de nos vénérables Evêques qui ont eu le courage de le dire ouvertement.

Dans une lettre adressée de Rome, le 2 juillet 1870, aux prélats de son diocèse, Mgr de Rodez constatait d'abord l'union des esprits et des cœurs dans l'amour du Souverain Pontife, aux approches du Concile ; puis il ajoutait : " Sur ces entrefaites parut le volumineux écrit du doyen de la faculté théologique de Sorbonne, destiné à galvaniser le vieux gallicanisme et à greffer sur lui les institutions parlementaires des temps modernes. D'après ce système, la Constitution de l'Eglise devait devenir représentative, et l'Episcopat devait entrer en participation de la souveraineté pontificale, au point de pouvoir même déposer le Pape en-concile, quand ce haut mandataire du corps apostolique, s'obstinant dans une infailibilité person-



nelle, séparée, absolue, refuserait de se joindre à la majorité.

“Vous savez quelle vive polémique s'est engagée sur cette œuvre audacieuse qui avait pour elle tous les ennemis de l'Eglise et de la Papauté. Vous savez quel degré d'effervescence elle excita dans l'opinion publique, à qui on faisait appel en lui jetant pour la première fois en langage vulgaire les vieux sophismes qui ne sont pas de sa compétence, assaisonnés de ces histoires malsaines que les sectaires ont forgées contre les Papes.

“La Papauté était donc discutée et niée dans son essence par le publiciste français donnant la main au folliculaire allemand, caché sous le pseudonyme de JANUS. Selon ces doctrines calquées sur la fameuse déclaration des droits de l'homme, ce n'était plus le Pasteur suprême qui devait régir le troupeau, et lui donner la nourriture spirituelle de l'enseignement chrétien, c'était le troupeau qui devait régir et paître le Pasteur; et si celui-ci était reconnu docteur infaillible, ce n'était que comme organe du corps épiscopal, qui lui communiquait son infaillibilité. Le Concile œcuménique devait revendiquer des droits usurpés depuis trois cents ans, et devenir une nouvelle Convention, en face d'un nouveau Louis XVI. Ainsi le voulait le progrès social des temps modernes, c'est-à-dire la souveraineté du nombre, introduite dans l'Eglise comme dans l'Etat.

“Et l'on appelait cela le retour à l'antique constitution de la société chrétienne, selon laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ n'aurait pas établi son édifice sur la pierre fondamentale, mais sur un tas de pierres, sans autre cohésion que le fait accidentel d'une majorité, avec un Pape constitutionnel ou parlementaire, et finalement détroné ou du moins obligé de rendre compte chaque dix ans au Concile.

“Cette théorie, dont l'exposé suffit pour montrer qu'elle est la négation même de l'Evangile et de la Tradition universelle de l'Eglise, ne pouvait manquer de séduire les esprits légers, ignorants, flottant au vent des idées anarchiques et socialistes qui agitent le monde. C'était la formule de ce qu'on appelle *catholicisme libéral*, qui n'est qu'une transition masquée au protestantisme ou aux *Eglises nationales*, sous la suprématie de l'Etat.

“Ce système, par lequel la fourberie exploite si facilement la naïveté, était loué, propagé, soutenu, non pas seulement par les organes de la presse impie et révolutionnaire, mais par une certaine presse mitoyenne, telle que *le Correspondant*, *la Gazette de France*, *la France*, *le Français*, *le Moniteur* etc., qui prétendaient concilier l'affirmation catholique avec l'abaissement et la négation de la Papauté.

“Ainsi l'incendie était allumé dans les âmes, lorsqu'un autre Prélat jugea que le temps était venu d'intervenir ostensiblement pour déterminer une condensation universelle et exercer une pression toute-puissante sur le prochain Concile, en s'adressant aux passions populaires et aux défiances inquiètes des hommes d'Etat, c'est-à-dire en provoquant la violence brutale des masses et la tyrannie savante du bras séculier contre le Saint-Siège et l'auguste assemblée.

“L'Evêque d'Orléans dont l'action occulte s'était déjà exercée partout avec une habileté digne d'une meilleure cause, n'a que trop bien réussi à surexciter les classes lettrées et les classes populaires, ainsi qu'à troubler les hautes régions de la diplomatie, en lançant, au mois de novembre, un manifeste ardent et habilement calculé contre ce qu'il appelait la polémique intempestive de certains journaux, mais en réalité contre les convictions et les espérances du monde catholique.

“Sa thèse était celle de l'inopportunité d'une définition conciliaire de l'infaillibilité papale, dont vous nous aviez exprimé, Messieurs, le vœu ardent, d'accord en cela avec le clergé de beaucoup d'autres diocèses; car vous étiez convaincus qu'il fallait mettre fin aux agitations des nouveaux sectaires qui rêvent pour l'Eglise ce qu'ils appellent son 89, c'est-à-dire la souveraineté de l'Episcopat s'imposant à la souveraineté du Pape, selon le programme du conciliabule de Bâle.

“En face des flammes qui envahissaient l'édifice de nos saintes croyances, l'Evêque d'Orléans prétendait que nous n'avions rien de mieux à faire que de nous croiser les bras pour ne pas offenser par un

dogme nouveau les demi-catholiques, les hérétiques, les schismatiques et même les infidèles. Il affirmait qu'il s'était exactement rendu compte de la situation morale des peuples dans les cinq parties du globe; et il concluait que l'opinion, qui est la reine du monde, ne permettait pas aux successeurs des Apôtres de lutter contre elle.

“Ainsi, Messieurs, le prévôt Doellingor, Mgr Maret et Mgr Dupanloup, voilà le triumvirat agitateur, auquel est venu se joindre plus tard un illuminé, insulteur de l'Eglise Romaine, l'abbé Gratry, dont nous avons justement condamné les pamphlets.

“Nous n'avons pas à vous raconter les manœuvres extra-conciliaires exécutées par la coterie semi-cléricale et semi-laïque des *anti-infaillibilistes* et des *inopportunistes* coalisés, jusques et y compris l'influence des femmes devenues théologiennes, comme au temps du jansénisme. Nous n'avons pas à vous dire combien de libelles anonymes, honteux, calomnieux, sont sortis des officines de la publicité contre le Concile, contre la Cour Romaine, contre le Pape lui-même, et contre les Vicaires-Apostoliques qui sont les pierres les plus brillantes du diadème de l'Eglise et la gloire de Jésus-Christ.

“C'est là l'histoire d'hier et d'aujourd'hui qui ne vous est pas inconnue.

“Mais nous sommes forcés de convenir que, contre notre attente, et, à notre grand regret, la coterie est devenue, par l'accession d'un certain nombre de nos vénérables collègues, un *parti*, et, comme on dit dans le langage parlementaire, une *opposition*.

“DIEU seul sonde les reins et les cœurs. Aussi ne nous permettons-nous que des accents de douleur, en présence d'une telle scission entre des hommes si bien faits pour s'estimer et s'aimer dans le Seigneur. Mais cette peine cruelle est adoucie par l'espérance d'un avenir prochain, où ils se réuniront et s'embrasseront dans la paix de l'unité.”

Inutile de rien ajouter à ces graves paroles, dictées par le zèle de la vérité et l'amour de l'Eglise. Ce que l'on pensait tout bas, Mgr de Rodez l'a dit tout haut; et, dans un temps comme le nôtre, il est bon de ne point en perdre tout à fait le souvenir, afin que l'avenir puisse profiter des tristes leçons du passé.

Et puis, il y a un autre point de vue très douloureux qu'il ne faut point laisser dans l'ombre: cette levée de boucliers contre le Saint-Siège a porté un coup fatal au Denier de Saint-Pierre, aux finances pontificales, et par contre à ce pouvoir temporel, dont on se glorifiait d'avoir été la défense intrépide. En faisant traîner le Concile en longueur, on a triplé, quadruplé les énormes sacrifices que s'était imposés le généreux Pie IX en faveur de tant d'Evêques pauvres. L'opposition a ruiné le Saint-Père.

Oh, qu'ils sont coupables, ou du moins qu'ils sont à plaindre les hommes qui, de bonne ou de mauvaise foi, ont ébranlé l'esprit des peuples fidèles, et semé la zizanie dans le champ du père de famille! Devant DIEU et devant l'Eglise, une terrible responsabilité pèsera longtemps sur leurs têtes.

A continuer.

Un Trappiste du XIXe siècle

LE P. JEAN BAPTISTE

RELIGIEUX DE LA TRAPPE DE MELLERAY

1858-1882

PAR

M. l'abbé BOURSIN

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE NEUF GRAVURES

1 vol. in-12..... Prix : 50 cts

VIE DE SAINT-FRANCOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE

D'APRÈS LES

MANUSCRITS ET LES AUTEURS CONTEMPORAINS

par M. HAMON

CURÉ DE SULPICE

2 vol. in-8 - - - - - Prix : \$3.00

VIE DE MGR DE LA BOUILLERIE  
ÉVÊQUE DE CARCASSONNE  
Archevêque de Perga, Coadjuteur de Bordeaux  
PAR  
Mgr Antoine RICARD

1 superbe vol. in-8 avec portrait.....Prix : \$1.88

VIE DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU  
FRANÇOIS-MARIE-PAUL LIBERMANN  
PAR  
Le cardinal Jean-Baptiste PITRA

1 fort vol. in-12..... Prix : \$1.00

C. B. LANCTOT

1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE

Approuvé par Sa  
Grandeur Monseigneur  
de Montréal.

SAYS NOIRS,

MÉRINOS

ET

SOUTANES

SUR

COMMANDE.



HUILE D'OLIVE

Pour les sanctuaires,

HUILE POUR TABLE

AUBES

PURIFICATOIRES

LAVABOS

ET

LINGERIE

POUR

EGLISE.

Importation de Calices, Ciboues, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers, Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux, Candélabres, Encens, Harmoniums, etc.

Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemins de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie.

Spécialité DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.

A. BELANGER

MARCHAND DE

Meubles unis et de gout,

Bibliothèques,

Garderoberes,

Chaises d'église, etc.

Couchettes en Fer

importées d'Angleterre.



Matelas, Lits de plume,

Oreillers,

Sommiers, etc.

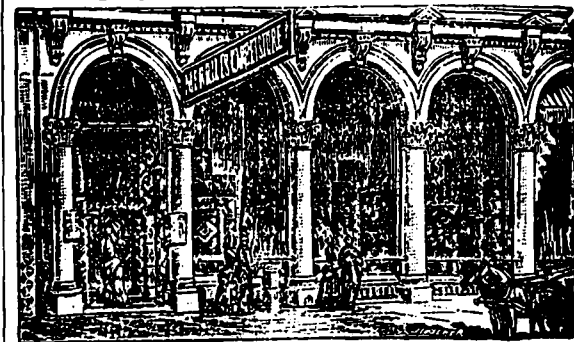
En GROS et en DETAIL.

1672, rue NOTRE-DAME

MONTREAL.

ENTREPOT DE TAPIS

A. L. C. MERRILL



Importateur de

TAPIS

VELOURS - BRUXELLES - TAPISSERIE

IMPERIAL - FEUTRE

MATTINGS

PRELATS

ANGLAIS ET LINOLEUMS

&c., &c.

1670, RUE NOTRE-DAME

(PRÈS DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME)

MONTREAL.

CASTLE & FILS

No 40

RUE BLEURY  
MONTREAL, QUEB.

FORT COVINGTON, N. Y.

P.O. Box No. 1.



PEINTRES SUR VERRES

POUR LES

VITRAUX D'EGLISES

Les Vitraux, Tableaux et Personnages sont garantis valoir ceux qui sont importés

Témoignage avec permission de son Eminence le Cardinal E. A. Taschereau.